

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9ME ANNÉE, No 432.—SAMEDI, 13 AOUT 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



FEU L'HONORABLE BARTHÉLEMY JOLIETTE, FONDATEUR DE LA VILLE DE JOLIETTE

Photographie Morin—Photogravure Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 13 AOUT 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Les troubles de Cœur d'Alène.—Les hommes de 1837-38 : M. F. B. Lafleur, par Jules Saint-Elme.—Mourir à dix-sept ans, par Peiro.—Carnet du MONDE ILLUSTRÉ, par J. St-E.—Poésie : Dieu dans l'amour, par Albert Ferland.—Nouvelle canadienne : La terre paternelle (suite), par Joseph-Patrice Lacombe.—La carabine, par Paul Calmet.—Propos du docteur.—Prime du mois de juillet.—Eruption du volcan Etna (avec gravures), par J. St-E.—Galerie canadienne : L'honorable M. Barthélemy Joliette, par J. St-E.—L'amour d'une fleur, par Mathias Filion.—L'industrie du sucre de betterave.—Carnet de la cuisinière.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Feuilletons : La Belle Ténébreuse (suite), par Jules Mary ; Mademoiselle de Kerven (suite), par Xavier de Montépin.—Jeux d'esprit et de combinaison : Problèmes de Dames et d'Échecs.

GRAVURES : Portraits : Feu l'honorable Barthélemy Joliette, fondateur de la ville de Joliette ; Les hommes de 1837-38 : M. F. B. Lafleur.—Les troubles aux mines de Cœur d'Alène (Etats-Unis) : Combat entre unionistes et non-unionistes ; Wallace, centre de la région minière ; Les grévistes font sauter un moulin en y dirigeant un char chargé de dynamite.—La fabrication du sucre de betterave en Canada : L'usine de Farnham ; L'usine de Berthier.—Portraits : M. le Baron Seillière, président du syndicat français ; M. A. Musy, directeur-gérant ; M. J. Bourbonnière, comptable.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

ENTRE-NOUS



Vous voici dans le mois des étoiles filantes, ces corps lumineux qui apparaissent tout à coup dans le firmament, jettent une sorte de poussière brillante et disparaissent.

C'est surtout vers le dix du mois d'août que voyagent, chaque année, ces bohèmes du ciel dont nous ignorons l'origine et la destination.

Un grand astronome, Faye, propose l'explication suivante :

"Supposons qu'il existe, dans les espaces planétaires, une sorte d'anneau large et épais, formé d'un nombre infini de petits corps, circulant tous ensemble autour du soleil, et imaginons que cet anneau coupe le plan de l'écliptique à peu de distance d'une région où la terre doit passer. Lorsque la terre parvient dans le voisinage de cette région—et cela arrive une fois par an—elle attire à elle une grande quantité de ces petits corps dont nous venons de parler. Ces petits corps deviennent satellites de la terre et se mettent à tourner autour d'elle ; mais un grand nombre d'entre eux, continuant à suivre l'impulsion qu'ils ont reçue, se rapprochent de la terre qui les attire, entrent

dans son atmosphère, s'y enflamment et forment la pluie d'étoiles filantes qui revient périodiquement le 10 août, époque où la terre passe dans le voisinage de l'anneau. Ceux de ces petits satellites qui ne tombent pas immédiatement, retenus plus longtemps dans l'espace par leur poids ou l'influence de la lune, continuent à circuler autour de la terre jusqu'à ce qu'une cause quelconque en détermine la chute. Tous les jours il en tombe quelques-uns. Ce sont les étoiles filantes. Chaque année, le 10 août, la provision s'en renouvelle."

C'est une explication assez plausible, mais qui ne jette aucune lumière sur une autre pluie d'étoiles filantes qui arrive aussi chaque année en novembre.

Leverrier attribue la présence de ces corps qui s'enflamment en passant dans notre atmosphère à un essaim globulaire jeté par la planète Uranus en l'an 126 de notre ère.

Qui a raison, je n'en sais rien, et je me contente d'admirer cette pluie de feu dans un ciel déjà semé d'étincelles pendant nos belles nuits d'été, pendant ces nuits admirables où l'on comprend et où l'on admire Dieu, non pas rapetissé, méchant et haïeux, comme le font croire certains hommes, mais Dieu, grand, bon, puissant et miséricordieux.

Mais ces étoiles, si belles et dont nous suivons le cours apparent, est-il bien sûr qu'elles existent encore pendant que nous les admirons.

Non, rien n'est moins sûr, d'après la théorie, et il se peut fort bien que les cieus soient vides de lumières au moment où j'écris ces lignes—notez que j'ai dit de lumières.

L'étoile la plus rapprochée de nous met, en effet, trois ans et huit mois à nous envoyer sa lumière, avec une vitesse de plus de soixante-dix mille lieues par seconde.

Il faut à une étoile de deuxième grandeur plus de six années pour nous envoyer un rayon de lumière et si nous arrivons aux dernières étoiles visibles avec le télescope on constate avec stupeur qu'il leur faudra 2,700 ans pour se faire voir à nous !

Quelle immensité !!!

** Pour en revenir aux étoiles filantes, les anciens et nos pères du moyen âge, braves gens j'en suis sûr, mais gens très superstitieux, voyaient dans l'apparition de ces lumières éphémères le présage de la mort d'un grand homme.

Avons nous raison d'appréhender pareil malheur ?

Je ne le crois pas, car les vrais grands hommes sont rares chez nous, bien qu'on en fabrique de faux à peu de frais, à l'aide de réclames assez sottés et ampoulés. Il est vrai que ce sont guère que des réputations de clocher qui s'évanouissent aussi vite qu'elles éclosent.

Ne craignons donc pas les étoiles filantes et contentons-nous de regarder le spectacle gratuit qui nous est offert chaque année, en nous inclinant devant la grande cause qui produit d'aussi grands effets.

** Mais les cieus, dont l'immensité nous confond, vont se rapprocher de nous et nous allons bientôt entrer en communication avec les astres.

C'est en 1900, dans huit ans, que ce grand problème va recevoir un commencement d'exécution.

Un astronome français va faire construire, en effet, un télescope qui rapprochera la lune à tel point que nous pourrons distinguer facilement la nature de son sol, son atmosphère si elle en a une—chose niée par les savants—ses habitants, s'ils existent, etc., etc.

Et ne croyez pas que ce futur découvreur des choses lunaires soit un lunatique, c'est un homme très sérieux et un savant distingué.

Au fait, qu'y a-t-il d'impossible à la construction de ce télescope ?

** Nous sommes bien loin du 24, juin, du jour de la fête des Canadiens-Français, et cependant c'est dans ce mois-ci que l'on va parler de la Saint-Jean-Baptiste, dont la célébration a été retardée à Québec, pour la faire coïncider avec les réjouis-

sances qui auront lieu dans quelques jours à l'occasion des noces d'or de prétrise de Son Eminence le Cardinal Taschereau.

Beaucoup de personnes demandent tout bas des changements dans l'organisation de la société Saint-Jean-Baptiste dont le rôle est, en effet, assez effacé.

Ce que l'on a fait jusqu'à présent s'est à peu près réduit à des discours dont le cliché ne varie guère, à des cavalcades dont le souvenir disparaît vite et à des démonstrations organisées de loin en en loin.

** Les orateurs font de leur mieux, ils célèbrent les vertus de nos aïeux, font de grands compliments aux vivants et prédisent à nos descendants le plus brillant avenir. Ils parlent de notre attachement à la langue française et à la religion de nos pères. C'est très bien, mais est-ce assez ?

Qu'un peuple uni célèbre chez lui la fête nationale par des jeux et des divertissements publics, des revues et des distributions de récompenses, rien de mieux, mais la société de Saint-Jean-Baptiste doit avoir d'autres aspirations et préparer le terrain pour les enfants qui prendront notre place.

Notre religion est entre bonnes mains, le clergé veille et mène son œuvre à bien.

Notre langue ne court-elle pas, au contraire, quelque risque de diminuer d'importance si on ne protège pas un peu plus notre littérature nationale, et la société de Saint-Jean-Baptiste ayant un centre puissant ne devrait-elle pas se charger de mettre au concours certains sujets, chaque année ; récompenser en même temps les œuvres dignes de l'être et les répandre dans le public ?

Ne devrait-on pas aussi distribuer des médailles aux personnes qui se distinguent par des actes de courage, de dévouement et de travail ?

Et la création de bibliothèques, de cours, d'établissements philanthropiques, etc.

Il faut des fonds pour cela, eh bien, que chacun fasse son devoir et donne selon ses moyens ; mais on se fait toujours tirer l'oreille pour donner et les Anglais, il faut bien le dire, nous sont bien supérieurs sous ce rapport.

"Grand parleur, petit faiseur," dit un vieux proverbe, et je crois que l'on parle trop pour ce que l'on produit.

** Un journal français nous dit qu'en un an, le nombre des publications périodiques, journaux et revues, aux États-Unis et au Canada, s'est accru de 1,613, formant un total de 17,760. On a calculé, d'après les évaluations les plus modestes du tirage, que deux familles du pays sur trois pourraient recevoir une revue mensuelle, une famille sur deux un journal quotidien, et chaque famille deux feuilles hebdomadaires au moins. Cette poussée en avant des périodiques ne fait que multiplier le besoin de lire. On publie et on vend plus de livres qu'autrefois ; des bibliothèques s'établissent tous les jours, grâce auxquelles le même exemplaire d'un livre peut servir à des centaines ou des milliers de lecteurs.

On peut diviser l'histoire du journalisme américain en six époques bien tranchées : 1o. les premiers journaux américains, 1690-1703 ;—2o. la presse coloniale, 1704-1755 ;—3o. la presse révolutionnaire, 1755-1783 ;—4o. la presse de parti, religieuse, agricole, sportive, commerciale, etc. etc., 1783-1833 ;—5o la presse à bon marché, 1833-1835 ;—6o. la presse télégraphique et indépendante, 1835-1890.

Aujourd'hui il n'est guère d'agglomération de mille habitants qui n'ait son journal local. On estime à 220,000 les personnes employées à la production de ces périodiques, et à 1 milliard de francs (200 millions de dollars) les fonds engagés dans les entreprises de presse.

Le plus grand succès de librairie qui ait jamais existé aux États-Unis, c'est les Mémoires du général Grant.

Les héritiers du général ont touché jusqu'à présent 414,855 dollars, soit 2,074, 275 francs de droits d'auteur !

** Le journal qui nous donne ces renseigne-

ments englobe le Canada avec les Etats-Unis, et cela est fâcheux pour nous qui voudrions avoir des statistiques spéciales en ce qui nous regarde ; mais il est juste de reconnaître que ce n'est pas aux Français à faire notre ouvrage.

Et puisque nous en sommes sur ce sujet, il serait bon de savoir combien de livres écrits au Canada en langue française se vendent chaque année chez les libraires.

La plupart des commerçants que j'ai interrogés m'ont avoué que, à part les livres scolaires, on ne vendait guère les productions indigènes, ce qui ne m'étonne pas beaucoup, car on lit bien peu chez nous.

Il est vrai que l'on a fait de grands progrès dans le journalisme depuis vingt ans, mais il y en a encore tant à faire !

Edouard Lacombe

LES TROUBLES DE CŒUR D'ALÈNE
(Voir gravures)

Le terrible conflit des forges Carnegie, à Homestead (Etats-Unis), a été suivi de troubles non moins violents à Cœur d'Alène, dans l'Idaho. Le socialisme fait des siennes : il se répand comme une traînée de poudre ; il passe partout. Il est temps qu'on écoute la grande voix du Vatican, criant : " Foi et Charité," pour pacifier le monde.

Les mines de Cœur d'Alène fournissent du plomb et de l'argent ; elles donnent de l'ouvrage à deux mille hommes, environ.

C'est encore une question de salaire qui a provoqué les troubles : de quelques centins par jour.

Les mineurs appartenant à l'union cherchèrent à empêcher de travailler les non-unionistes qui acceptaient les conditions des patrons.

De bonne heure, lundi matin, le 11 juillet dernier, ils vinrent faire une soudaine attaque contre les travailleurs de la mine *Gem*, à Canon Creek. Ceux-ci étant armés résistèrent un peu, mais furent vite forcés de se rendre, quatre ou cinq étant morts dans le combat.

Peu de temps après, les grévistes chargèrent de dynamite un char qu'ils dirigèrent en plein milieu des travaux de la mine *Frisco*, où il se produisit une explosion épouvantable qui anéantit le moulin.

Ces actes de violence déterminèrent bientôt un engagement général : les unionistes marchèrent en bataille contre les non-unionistes et les forçant à se rendre. Bien plus, ils contraignirent les patrons à refuser tout emploi à ces derniers et à les chasser du pays. Il s'en suivit un règne de terreur.

La milice de l'Etat étant jugée insuffisante, les troupes fédérales ont été appelées. Elles se sont rassemblées près de Wardner, au nombre de deux mille, sous les ordres du général Carlin, le 14 juillet. Elles ont investi Wardner, sans peine, et la loi martiale a été déclarée dans tout le district de Cœur d'Alène.

On espère que les troubles sont apaisés pour longtemps.—J. St-E.

LES HOMMES DE 1837-38

UN VIEUX PATRIOTE : M. FÉLIX B. LAFLEUR



Parce qu'il mérita ce titre, de toutes les façons, nous avons promis de donner une place d'honneur dans les colonnes du MONDE ILLUSTRÉ à M. Félix B. Lafleur, dont nous annonçons le décès dans notre précédent numéro.

Nous sommes fiers, aujourd'hui, de tenir parole.

Patriote, en effet, il l'a été ce vénérable octogénaire dont la bonne et franche

figure rappelle un des plus beaux types de notre nationalité canadienne-française, il l'a été et de bien des façons. Il l'a été, lorsque, modeste forgeron de village, dans les jours de guerre, croyant sincèrement travailler pour le grand principe de la justice et de la liberté, ne pensant pas offenser son Dieu en sauvant son pays de la honte de l'esclavage, il coulait, dans sa technique, les balles, et avec des faux faisait les sabres qui devaient servir au combat héroïque de Saint-Eustache. Patriote, lorsqu'il prit part à cette mêlée glorieuse, où il croyait, comme bien

d'autres, se battre pour sa patrie et pour Dieu ; sans réfléchir, pourtant, que l'obéissance aux ordres de Dieu vaut mieux que le dévouement même à ses œuvres. Voilà pourquoi Chénier, martyr de sa bonne foi, n'a pas toujours été bien compris, et n'a pas pu être bien apprécié de tous.

Patriote, M. Lafleur le fut plus encore, lorsque, dans les jours de paix, il prêta son généreux concours à l'établissement d'une œuvre durable et bonne : la fondation d'une paroisse canadienne, celle de Sainte-Scholastique, où il fit partie du premier conseil municipal.

Patriote, enfin, M. Lafleur l'a été en élevant bien une assez nombreuse famille, dont trois fils : feu M. le Dr Gédéon Lafleur de Lévis ; M. Ferrier Lafleur, de la banque Jacques-Cartier, et Fred. Lafleur, marchand de meubles, de Montréal, tous citoyens intègres, qui perpétuent son nom et la fierté de sa race.

Le Ciel lui a accordé les prémices de la récompense à ses consciencieux travaux, dans la mort douce et consolante où s'est éteinte sa longue existence de quatre-vingt-deux ans, commencée en 1810, à Belle-Rivière, comté des Deux-Montagnes.

M. Lafleur avait épousé Mlle Sophie Danis, de patriotique souche elle aussi, et morte bien avant lui. A Sainte-Scholastique, à Clarence, comté de Russell, à Lévis et à Lachine, partout où il a passé le défunt ne laisse que de sympathiques souvenirs. C'est un motif de consolation pour la famille, à laquelle nous offrons encore nos sincères condoléances.

Jules Saint-Eloi

MOURIR A DIX-SEPT ANS

Quand on a dix-sept ans, l'âge des illusions et des grandes espérances, ne croit-on pas que la vie est une bien douce chose et n'a-t-on pas hâte d'avancer dans cette route que notre imagination a fleurie de tout le bonheur rêvé, de toutes les jouissances désirées et d'illusions de toutes sortes ; sait-on ce qu'il y a d'amer et de décevant dans l'avenir, ne voit-on pas rose, n'est-ce pas l'âge d'or ?

Oui, mais hélas ! pourquoi faut-il ajouter que c'est aussi pour plusieurs l'âge de mort . . .

Avoir dix-sept ans, aimer, être aimé et mourir, renoncer d'un seul coup à tout ce qui nous a souri dans nos rêves d'enfants . . . Comme cette pensée est triste et fait froid au cœur, que de chagrins, de regrets ne ravivera-t-elle pas dans l'âme de ceux qui me liront car, qui n'a connu, s'il n'a aimé, un jeune homme, une jeune fille, frère, sœur ou ami, disparus à cet âge, avant d'avoir goûté de



LES HOMMES DE 1837-38 : M. F. B. LAFLEUR

soyez pas inconsolables, pensez que s'il est triste de mourir, il n'est pas gai non plus de vivre longtemps.

N'auriez-vous pas été heureux, vous, de dire adieu à la vie à cet âge-là ? Que de chagrins, voire même de douleurs et de déceptions cruelles vous eussent été épargnés : souvenez-vous donc, que votre enfant, votre frère, votre ami n'aurait pas été plus que vous, plus que personne, exempt de perdre, une à une, ses illusions les plus chères ; les rêves qu'il a le plus tendrement caressés auraient fini par un triste réveil, celui des combats de la vie, le réveil des passions peut-être . . . qui sait ?

Allez-vous regretter que la mort l'ait soustrait à tous les maux qu'il eût eu à souffrir s'il avait vécu ? non, puisque vous l'aimiez . . .

Pensez aux luttes continuelles et innombrables d'une existence plus ou moins accidentée et vous serez convaincus que Dieu fut indulgent pour ceux qu'il a retirés de la terre avant qu'ils aient mis leur lèvres à une coupe si pleine d'amertume.

Rappelez-vous souvent qu'ils sont passés au milieu de vous, aimez-les encore, aimez-les toujours, mais : ne pleurez plus les morts à dix-sept ans.

PEDRO.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Dans sa livraison du mois d'août notre confrère mensuel le *Dominion Illustrated* contient plusieurs sujets de haut intérêt. On y remarquera surtout la page, très bien faite, où il reproduit le plan du campanile qui va s'élever au-dessus de l'abside de N.-D. de Bonsecours. Le MONDE ILLUSTRÉ, à son tour, reproduira prochainement ce monument catholique et canadien français.

* *

La maison J.-B. Rolland & Fils, de Montréal, a fêté, samedi dernier, à Saint-Jérôme, les noces d'or de sa fondation. Ça été un festival magnifique, digne de la grande institution industrielle que l'on sait. Nous offrirons, dans un prochain numéro, en souvenir de la circonstance, quelques-unes des vues photographiques de M. J.-N. Laprès, prises le jour même de la fête.—J. St-E.

La femme heureuse, la femme respectée et adorée, est la femme vraiment femme. Celle-là ne sera pas acquittée en cour d'assises à cause de sa beauté ; mais elle n'y paraîtra jamais, à cause de sa vertu.—JULES SIMON

DIEU DANS L'AMOUR

A MADEMOISLE E... A L'OCCASION D'UN PÈLERINAGE

Laisse donc, en ce jour, ô douce bien-aimée,
Ma bouche que ta lèvre a si souvent charmée
Savourer sur la tienne un suave baiser,
Ce doux fruit de l'amour que donne toute bouche
A celle qui, timide, en tressaillant, la touche,
Ne semblant presque pas s'y poser.

Laisse aussi mon regard, que ton regard attire,
S'attendrir aux douceurs de ton gentil sourire,
Qui semble un reflet d'âme au coin de ton œil noir,
Contempler longuement ton front pâle et candide,
Où le souffle des ans, ne traçant aucun ride,
N'a pas encor cueilli l'espoir.

Oh ! je veux t'embrasser ! .. Mais, quoi donc, je ne l'ose ! ..
Ah ! c'est que le Seigneur a sur ta lèvre rose
Descendu ce matin pour se donner à toi !
Ce Dieu permettra-t-il que j'embrasse la vierge
Qui vient de recevoir, sous le regard du oierge,
Le baiser de l'éternel Roi ?

Oni, le Seigneur permet à l'amant qui l'adore,
A chaque crépuscule ainsi qu'à chaque aurore,
De mettre un baiser pur près du baiser divin.
Et c'est bien sans remors que j'effleure, ô ma chère,
Ta bouche par où Dieu, rencontrant ta prière,
A daigné descendre en ton sein.

Albert Folland



LA TERRE PATERNELLE

(Suite)

VI

LA RUINE DU CULTIVATEUR

La donation faite dans des motifs si louables en apparence avait porté, comme on l'a vu, de funestes coups à cette famille. Cependant, malgré la réconciliation opérée entre le père et le fils, malgré l'oubli du passé qu'ils venaient de se jurer l'un à l'autre, on chercherait en vain au milieu d'eux le même bonheur et la même harmonie qu'autrefois ; les choses pourtant avaient été remises sur le même pied qu'auparavant ; les mêmes hommes avaient repris leur première position, mais avec quelle différence et quels changements ! Le fils, pendant qu'il avait eu le maniement des affaires, avait laissé dépérir le bien, et contracté des habitudes d'insouciance et de paresse.

Le courage et l'énergie du père s'étaient émoussés au contact du repos et de l'inaction. Il en coûtait beaucoup à son amour-propre de se remettre au travail comme un simple cultivateur. Pendant les quelques années qu'il avait été rentier, il avait joui d'une grande considération parmi ses semblables, qui, n'envisageant d'ordinaire que les dehors attrayants de cet état, l'avaient bien souvent regardé avec des yeux d'envie ; il lui fallait maintenant descendre de cette position pour se remettre au même niveau que ses voisins. Sa condition de cultivateur, dont il s'enorgueillissait autrefois, lui paraissait maintenant trop humble, et avait même quelque chose d'humiliant à ses yeux ; poussé par un fol orgueil, il résolut d'en sortir.

Il avait remarqué que quelques-unes de ses connaissances avaient abandonné l'agriculture pour se lancer dans les affaires commerciales ; il avait vu leurs entreprises couronnées de succès ; toute son ambition était de pouvoir monter jusqu'à l'heureux marchand de campagne, qu'il voyait honoré, respecté, marchant l'égal du curé, du médecin, du notaire, constituant à eux quatre la haute aristocratie du village.

En vain lui représentait-on que, n'ayant pas l'ins-

truction suffisante, il lui serait impossible de suivre les détails de son commerce de manière à pouvoir s'en rendre compte ; à cela il répondait que sa fille Marguerite était instruite et qu'elle tiendrait l'état de ses affaires. Sourd à tous les conseils, et entraîné par la perspective de faire promptement fortune, il se décida donc à risquer les profits toujours certains de l'agriculture contre les chances incertaines du commerce. Le lieu qu'il habitait n'étant point propre pour le genre de spéculations qu'il avait en vue, il loua sa terre pour un modique loyer, et alla s'établir avec sa famille dans un village assez florissant, dans le nord du district de Montréal ; il y acheta un emplacement avantageusement situé, y bâtit une grande et spacieuse maison et vint faire ses achats de marchandises à la ville. Le commerce prospéra d'abord, plus peut-être qu'il n'avait espéré. On accourait de tous côtés chez lui. Pour se donner de la vogue, il affectait une grande facilité avec tout le monde, accordait de longs crédits, surtout aux débiteurs des autres marchands des environs qui, trouvant leurs comptes assez élevés chez leurs anciens créanciers, venaient faire à Chauvin l'honneur de se faire inscrire sur ses livres.

Ce qu'il avait souhaité lui était arrivé ; il jouissait d'un grand crédit ; il était considéré partout : on le saluait de tous côtés, et de bien loin à la ronde on ne le connaissait que sous le nom de Chauvin le riche ; lui-même ne paraissait pas insensible à ce pompeux surnom, et il lui arriva même une fois d'indiquer, sous ce modeste titre, sa demeure à des étrangers. Il va sans dire que les dépenses de sa maison étaient en harmonie avec le gros train qu'il menait.

Tout à coup, les récoltes manquèrent, amenant à leur suite la gêne chez les plus aisés, la pauvreté chez un grand nombre. Des pertes inattendues firent d'énormes brèches à sa fortune ; ses crédits qui paraissaient les mieux fondés furent perdus ; pour la première fois de sa vie il manqua à ses engagements envers les marchands fournisseurs de la ville, qui, après avoir attendu assez longtemps, le menacèrent de saisir et de faire vendre ses biens. Cette menace sembla redoubler son énergie. Il se raidit de toutes ses forces contre l'adversité et résolut, pour faire face à ses affaires, de tenter le sort de l'emprunt ; cette démarche, loin de le tirer d'embarras, ne servit qu'à le plonger plus avant dans le gouffre.

L'usurier, fléau plus nuisible et plus redoutable aux cultivateurs que tous les ravages ensemble de la mouche et de la rouille, lui prêta une somme à gros intérêts, remboursable en produits à la récolte prochaine. La récolte manqua de nouveau ; il continua quelque temps encore à se débattre sous les coups du sort, et se vit à la fin complètement ruiné. La saisie dont on l'avait menacé depuis longtemps fut mise à exécution contre lui. L'exploitation de son mobilier suffit à peine à payer le quart de ses dettes. Ses immeubles furent attaqués à leur tour, et, après les formalités d'usage, vendus par décret forcé ; et la terre paternelle, sur laquelle les ancêtres de Chauvin avaient dormi pendant de si longues années, fut foulée par les pas d'un étranger ! ! ! . . .

VII

DIX ANS APRÈS

L'hiver venait de se déclarer avec une grande rigueur. La neige couvrait la terre. Le froid était vif et piquant. Le ciel était chargé de nuages gris que le vent chassait avec peine et lenteur devant lui. Le fleuve, après avoir promené pendant plusieurs jours ses eaux sombres et fumantes, s'était peu à peu ralenti dans son cours, et enfin était devenu immobile et glacé, présentant une partie de sa surface unie et l'autre toute hérissée de glaçons verdâtres. Déjà l'on travaillait activement à tracer les routes qui s'établissent d'ordinaire, chaque année, de Montréal à Longueuil, à Saint-Lambert et à Laprairie ; une partie de ces chemins était déjà garnie de balises plantées régulièrement de chaque côté, comme des jalons, pour guider, le voyageur dans sa route, et présentait agréablement à l'œil une longue avenue de verdure.

Deux hommes, dont l'un paraissait de beaucoup

plus âgé que l'autre, conduisaient un traîneau chargé d'une tonne d'eau, qu'ils venaient de puiser au fleuve, et qu'ils allaient revendre de porte en porte dans les parties les plus reculées des faubourgs. Tous deux étaient vêtus de la même manière : un gilet et pantalon d'étoffe du pays, sales et usés, des chaussures de peau de bœuf dont les hausses enveloppant le bas des pantalons étaient serrées par une corde autour des jambes, pour les garantir du froid et de la neige ; leur tête était couverte d'un bonnet de laine bleu du pays. Les vapeurs qui s'exhalèrent par leur respiration s'étaient congelées sur leurs barbes, leurs favoris et leurs cheveux, qui étaient couverts de frimas et de petits glaçons. La voiture était tirée par un cheval dont les flancs amaigris attestaient à la fois et la cherté du fourrage et l'indigence du propriétaire. La tonne, au-devant de laquelle pendaient deux seaux de bois cerclés en fer, était, ainsi que leurs vêtements, enduite d'une épaisse couche de glace.

Ces deux hommes finissaient le travail de la journée : exténués de fatigues et transis de froid, ils reprenaient le chemin de leur demeure située dans un quartier pauvre et isolé du faubourg Saint-Laurent. Arrivés devant une maison basse et de pauvre apparence, le plus vieux se hâta d'y entrer, laissant au plus jeune le soin du cheval et du traîneau. Tout dans ce réduit annonçait la plus profonde misère. Dans un angle, une paille avec une couverture toute rapiécée ; plus loin, un grossier grabat, quelques chaises dépaillées, une petite table boiteuse, un vieux coffre, quelques ustensiles de ferblanc suspendus aux trumeaux formaient tout l'ameublement. La porte et les fenêtres, mal jointes, permettaient au vent et à la neige de s'y engouffrer ; un petit poêle de tôle dans lequel achevaient de brûler quelques tisons réchauffait à peine la seule pièce dont se composait cette habitation qui n'avait pas même le luxe d'une cheminée : le tuyau du poêle perçant le plancher et le toit en faisait les fonctions.

Près du poêle une femme était agenouillée. La misère et les chagrins l'avaient plus vieillie encore que les années. Deux sillons profondément gravés sur ses joues annonçaient qu'elle avait fait un apprentissage des larmes. Près d'elle, une autre femme, que ses traits, quoique pâles et souffrants, faisaient aisément reconnaître pour sa fille, s'occupait à préparer quelques misérables restes pour son père et son frère, qui venaient d'arriver.

Nos lecteurs nous auront sans doute déjà devancé, et leur cœur se sera serré de douleur en reconnaissant, dans cette pauvre famille, la famille autrefois si heureuse de Chauvin ! . . . Chauvin, après s'être vu complètement ruiné, et ne sachant plus que faire, avait enfin pris le parti de venir se réfugier à la ville. Il avait en cela imité l'exemple d'autres cultivateurs qui, chassés de leurs terres par les récoltes et attirés à la ville par l'espoir de gagner leur vie en s'employant aux nombreux travaux qui s'y font depuis quelques années, sont venus s'y abattre en grand nombre, et ont presque doublé la population de nos faubourgs. Chauvin, comme l'on sait, n'avait point de métier qu'il pût exercer avec avantage à la ville, n'étant que simple cultivateur. Aussi, ne trouvant pas d'emploi, il se vit réduit à la condition de charroyeur d'eau, un des métiers les plus humbles que l'homme puisse exercer sans rougir. Cet emploi, quoique très peu lucratif, et qu'il exerçait depuis près de dix ans, avait cependant empêché cette famille d'éprouver les horreurs de la faim. Au milieu de cette misère, la mère et la fille avaient trouvé le moyen, par une rigide économie et quelques ouvrages à l'aiguille, de faire quelques petites épargnes ; mais un nouveau malheur était venu les forcer à s'en dépouiller : le cheval de Chauvin se rompit une jambe. Il fallut de toute nécessité en acheter un autre, qui ne valait guère mieux que le premier, et avec lequel Chauvin continua son travail. Mais ce malheur imprévu avait porté le découragement dans cette famille. Quelques petits objets que la mère et Marguerite avaient toujours conservés religieusement comme souvenirs de famille et d'enfance furent vendus pour subvenir aux plus pressants besoins. L'hiver sévissait avec rigueur ; le bois, la nourriture étaient chers ; alors des voisins compatissants, dans l'impossibilité de les secourir

plus longtemps, leur conseillèrent d'aller se faire inscrire au *Bureau des pauvres*, pour en obtenir quelque secours. Il en coûtait à l'amour-propre et au cœur de la mère d'aller faire l'aveu public de son indigence. Mais la faim était là, impérieuse ! Refoulant donc dans son cœur la honte que lui causait cette démarche, elle emprunte quelques hardes de sa fille, et se dirige vers le bureau. Elle y entre en tremblant ; elle y reçoit quelque modique secours. Mais, sur les observations qu'on lui fit, que le bureau avait été établi principalement pour les pauvres de la ville, et, qu'étant de la campagne, elle aurait dû y rester et ne pas venir en augmenter le nombre, la pauvre femme fut tellement déconcertée du ton dont ces observations lui furent faites, qu'elle sortit, oubliant d'emporter ce qu'on lui avait donné, et reprit le chemin de sa demeure en fondant en larmes.

Joseph Victorin Guillet. Lacombe

(A suivre)

LA CARABINE

1870 ! année triste, année de malheur et de deuil pour la France. Combien ton souvenir est amer à mon cœur ! Néanmoins, je suis fier de relever les actes de bravoure, de courage, d'héroïsme dont tu nous donnes des exemples sublimes. Je ne manquerai jamais l'occasion de signaler un de ces actes qui nous consolent de la défaite en nous faisant espérer dans l'avenir.

Corneille a dit : "Celui qui veut vaincre ou mourir est vaincu rarement." S'il en est ainsi, la revanche trouvera les Français prêts à la mort, s'ils ne peuvent vaincre. Ils mourront s'il le faut, mais ils ne se soumettront jamais plus à la honte d'une capitulation. Si tous les Français avaient fait leur devoir, les Prussiens et les Allemands n'auraient jamais, malgré leur nombre, foulé le sol de la Patrie.

A l'appui de mon assertion, voici une anecdote de l'année terrible qui nous prouve la vérité de ce qui précède.

* * *

C'était pendant le rigoureux hiver de 1870-71. La neige recouvrait la terre de son grand tapis blanc ; un vent froid, glacial, sifflait lugubrement par les jointures des portes ; au loin, le crépitemment de la fusillade se faisait entendre, moissonnant les soldats comme la faux dans un champ d'épis dorés ; la canonnade mêlait son bruit de tonnerre au bruit de la fusillade et au murmure des vents.

Dans une cabane, isolée au milieu de la plaine, était rassemblée une famille alsacienne, composée du père, de la mère et d'un garçon de seize à dix-sept ans.

La nuit survenue, la fusillade cessa, le bruit du canon ne se fit plus entendre, mais le vent soufflait encore et la neige continuait à tomber. La famille était rassemblée autour du poêle où brillait un bon feu de bois de sapin et de chêne.

Ils causaient ensemble des événements du jour, des malheurs de cette France bien-aimée, du soin de laquelle ils allaient être bientôt brutalement arrachés, et leurs larmes coulaient abondantes sur les malheurs de la patrie.

Tout à coup, un bruit de voix se fait entendre au dehors, bientôt des coups violents frappés à la porte de la chaumière font comprendre qu'on a affaire à des soldats prussiens, ivres peut-être, égarés sûrement. Sur l'ordre donné du dehors le fils alla ouvrir la porte.

A la lueur rouge du foyer, on vit reluire les longs sabres de trois soldats prussiens, qui, s'avancant dans la salle en titubant affreusement, demandèrent à boire, à manger, à se chauffer et à dormir. C'était beaucoup demander aux pauvres habitants de la chaumière qui avaient à peine de quoi vivre en cette époque de misères et de pleurs.

Néanmoins, ils offrirent ce qu'ils avaient : de la bière, des tranches de jambon et de lard, une omelette et du pain noir. Cela ne contenta point

nos ennemis. Ils demandèrent à boire du vin, à manger du pain blanc et à goûter les belles poules ayant pondu les œufs offerts en omelette.

Sur la réponse négative du père, un des soldats s'avança vers lui, et, levant la main, lui donna un soufflet. Le fils courut aussitôt sur l'insolent qui osait frapper un vieillard et le prenant à la gorge, l'aurait étranglé, sans les deux autres Prussiens qui le saisirent, le garrotèrent solidement et l'attachèrent à la rampe de l'escalier. Quant au père, presque fou de colère et de rage, il avait grimpé les marches de l'escalier avec une agilité dont on l'eût cru incapable et s'était enfermé dans sa chambre à coucher.

La mère voyant son fils garroté, son mari impuissant à les délivrer de ces barbares, s'était évanouie, elle était étendue à terre, et ces *vandales* ne songèrent même pas à la rappeler à la vie. Que dis-je ? Il s'en trouva même un, parmi les trois, qui jugea plaisant de s'amuser de cet évanouissement. Il prit la mère, l'assit sur une chaise, lui ouvrit la bouche et lui plaça entre les dents la pipe qu'il tenait entre ses lèvres. Puis, trouvant son œuvre très comique il se mit à rire bruyamment.

En me racontant cette scène, le fils me dit : " Il fallait que les cordes qui me liaient fussent rudement solides pour résister aux efforts que j'ai tentés pour me débarrasser d'elles, en étant témoin de cette affreuse moquerie."

Le Prussien riait toujours, mais son rire ne fut pas de longue durée ; le père était redescendu de la chambre, et tenait dans sa main une *carabine*, arme solide et bien tenue, qui lui servait dans ses chasses.

Il s'avança vers le Prussien et le mettant en joue, il lui cria d'une voix tremblante de colère :

— Retire-toi, fils de Satan, si tu ne veux pas que je te fasse sauter la cervelle, à toi et à tes compagnons. Fuyez vite de cette maison ou je vous brûle...

Ces paroles furent dites d'un ton décidé, qui ne laissait point de doute sur l'intention de celui qui les avait prononcées.

Aussi nos hommes se retirèrent-ils au plus vite, sans tambour ni trompette, oubliant, dans le coin où ils les avaient posés, les trois sabres et leurs sacs, tant leur précipitation fut grande.

Lorsqu'ils furent sortis, le père coupa les cordes qui immobilisaient son enfant et lui dit :

— Les lâches ! les lâches ! la carabine n'était pas chargée, et ils ont eu peur d'un vieillard, eux qui sont jeunes, qui avaient des armes plus sûres et qui étaient trois contre un.

Ce jour-là, Dieu eut pitié de l'innocence et fut avec le juste.

Les soins prodigués à la mère la rappelèrent à la vie, et tous les trois, dans une prière fervente remercièrent Celui qui a toujours protégé les enfants de la France.

Paul Calmet.

Armissan (France), 1892.

PROPOS DU DOCTEUR

Le coude, la moutarde et la névralgie.—Une dame anglaise affirme qu'un cataplasme de moutarde, placé sur le coude, guérira la névralgie dans le visage, et que si on en place sur le cou, il guérira la névralgie dans la tête. En voici la raison : c'est que la moutarde ne produit son effet que là où elle vient en contact avec les nerfs et qu'elle n'en produit aucun si on l'applique là où il n'y en a pas.

Les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ peuvent essayer et nous en donner des nouvelles.

Boissons pour les malades.—Tout le monde connaît la préparation de la limonade, de l'orangeade et des grogues ; mais pour les pauvres malades altérés par la fièvre, il faut varier ces boissons le plus possible afin de mieux étancher la soif. Voici un breuvage moins connu, plus facile pourtant à se procurer et qu'ils boivent avec le plus grand plaisir :

prendre deux ou trois pommes, les couper en morceaux, sans les peler et les faire bouillir pendant un quart-d'heure environ, dans une pinte d'eau ; passer dans une passoire, laisser la température de cette boisson s'abaisser à celle de la chambre du malade et la lui donner sans la sucrer.

Le saignement de nez.—La *Scientific American* donne le moyen suivant pour arrêter le saignement de nez. Ce nouveau remède a été donné par le Dr Gleason dans un de ses discours. Il consiste en un mouvement de mâchoires, comme si elles effectuaient l'opération de la mastication. Si un enfant se trouvait dans ce cas, il faut lui mettre du papier dans la bouche et lui dire de bien le mâcher.

C'est le mouvement des mâchoires qui arrête le sang. Ce remède est si simple que bien des personnes prendront envie de rire, mais on dit qu'on ne sache pas un seul cas où il est échoué, même dans des cas très sérieux.

Boutons.—Il n'est rien de désagréable comme d'avoir le visage envahi par ces excroissances que le public désigne par le nom générique et général de boutons. Quelle que soit l'origine, il importe de les combattre activement.

Nous voulons plus particulièrement parler de l'urticaire ou de couperose, reléguant à part les furoncles qui ne peuvent être rangés au nombre des boutons avec, du moins, la signification que l'on donne d'ordinaire à ces derniers.

La chimie moderne s'est exténuée à inventer des eaux de toute espèce, eaux merveilleuses dont l'effet magique est célébré par tous les journaux. Nous nous contenterons de commander aux patients l'emploi de la *fleur de soufre*. Toutes les personnes qui en ont usé nous en ont exprimé leur satisfaction et leur reconnaissance.

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de JUILLET a eu lieu samedi, le 6 AOUT, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

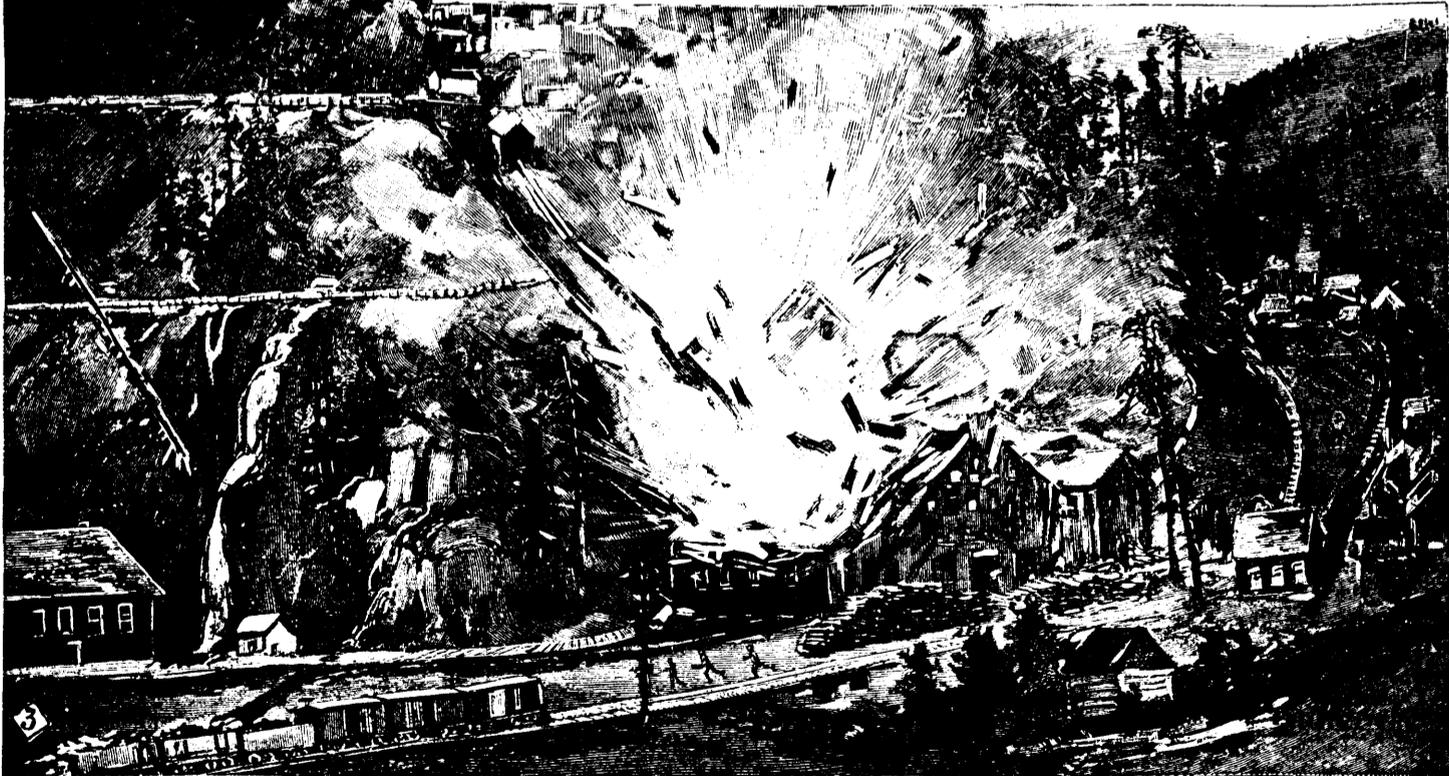
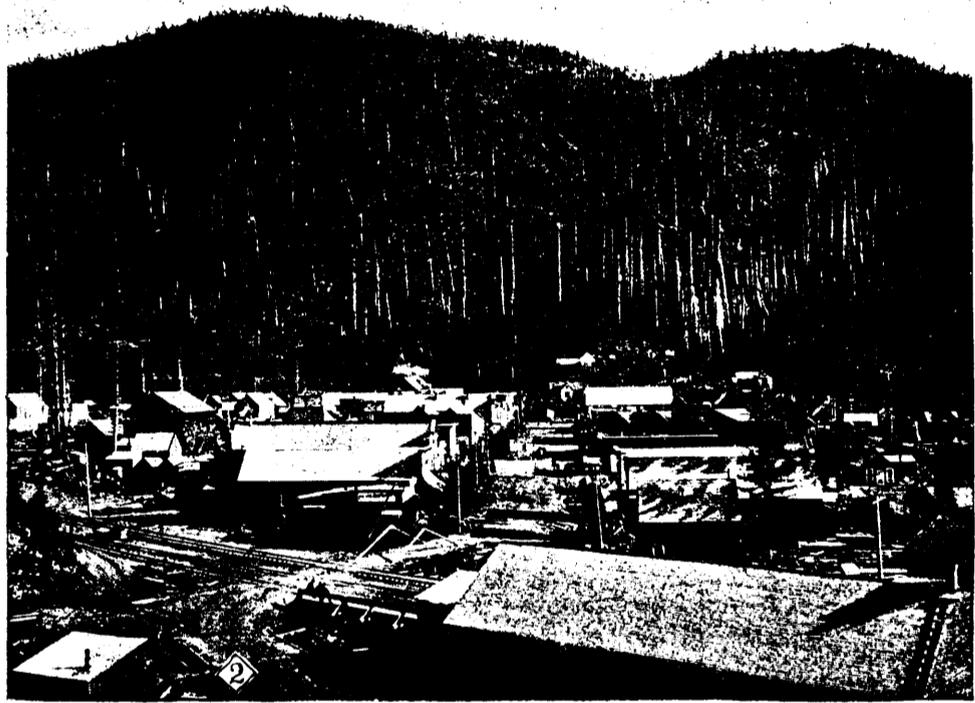
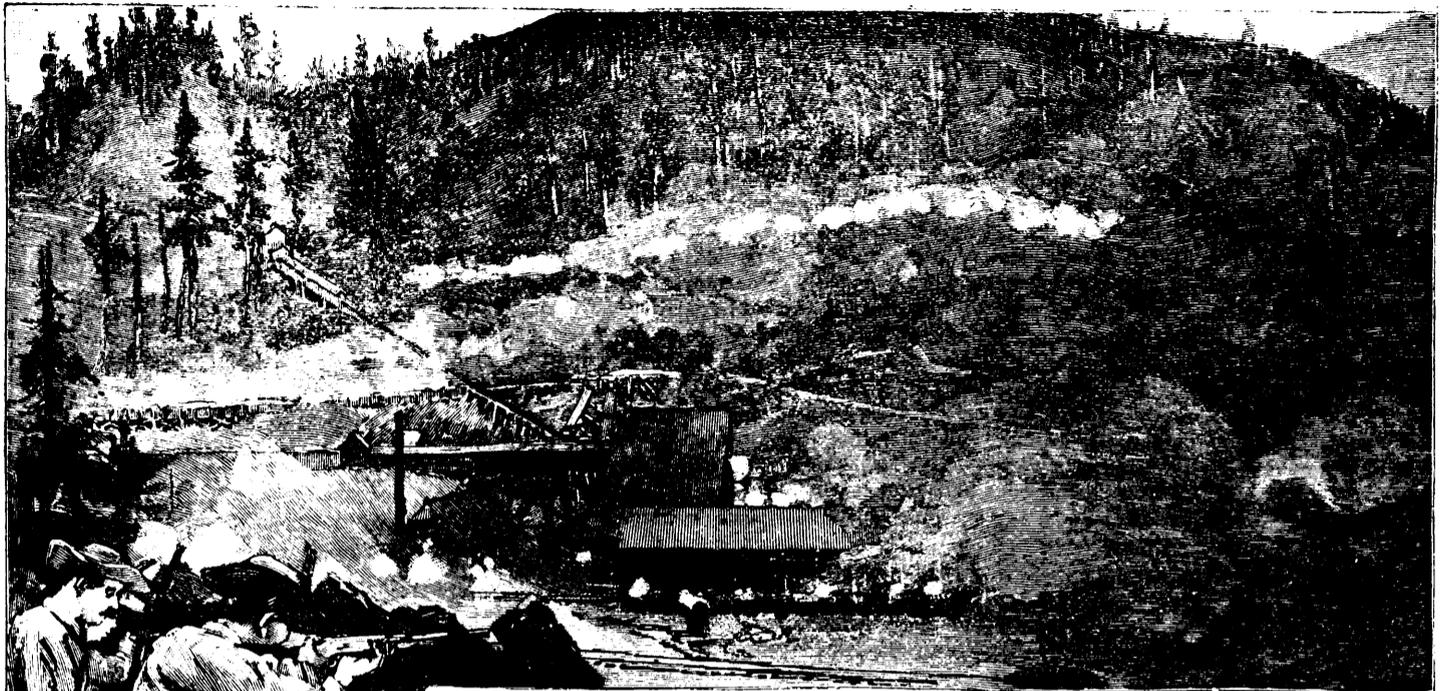
1er prix	No.	19 599...	\$50.00
2e prix	No.	46,818....	25.00
3e prix	No.	16,642....	15.00
4e prix	No.	39 921....	10.00
5e prix	No.	31,460....	5.00
6e prix	No.	40,716....	4.00
7e prix	No.	21,741....	3.00
8e prix	No.	16 067....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

274	9,485	18,616	25,242	36,114	43,848
675	9,514	18,841	25,545	37,025	45,456
858	11,222	18,848	26,290	37,310	45,850
918	11,634	19,677	26,589	38,099	46,792
1,413	11,686	19,809	27,220	38,810	46,845
3,761	13,817	20,520	27,470	38,978	46,889
3,813	14,170	20,935	28,521	39,333	47,469
4,540	14,546	20,945	28,656	39,480	47,588
4,697	14,557	22,328	29,283	39,649	47,606
4,992	16,726	23,800	29,406	40,126	48,022
5,051	16,865	24,596	29,668	41,280	48,412
5,939	16,880	24,654	33,603	42,616	49,015
6,098	16,916	24,685	33,837	43,328	49,486
6,844	17,465	24,818	34,014	43,615	49,882
6,926	17,860				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JUILLET, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

C'est ce qu'a déjà accompli la SARSEPAREILLE DE HOOD qui prouve son mérite et la fait se vendre plus qu'aucune autre médecine.



1 Combat entre unionistes et non-unionistes.—2 Wallace, centre de la région minière.—3 Les grévistes font sauter un moulin en y dirigeant un char chargé de dynamite
ÉTATS-UNIS—LES TROUBLES AUX MINES DE CŒUR D'ALÈNE



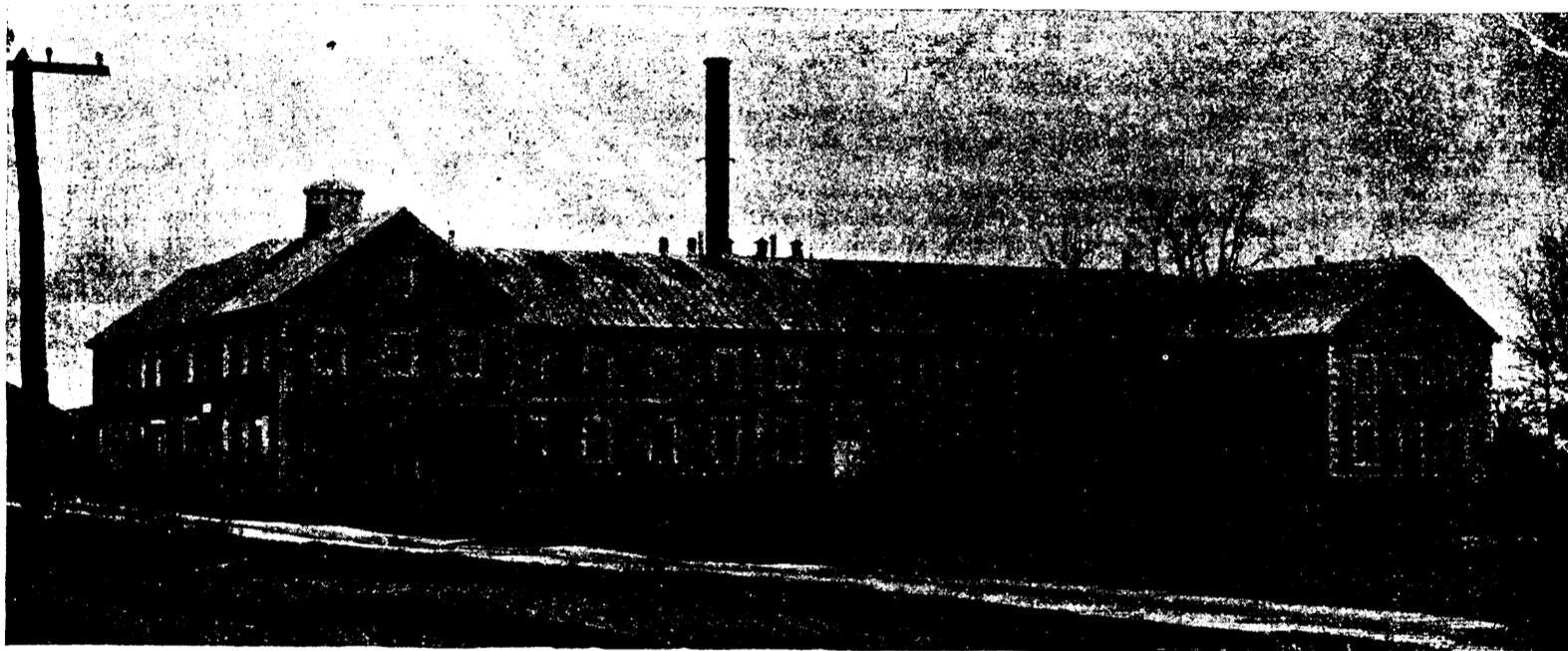
M. A. MUSY, directeur-gérant



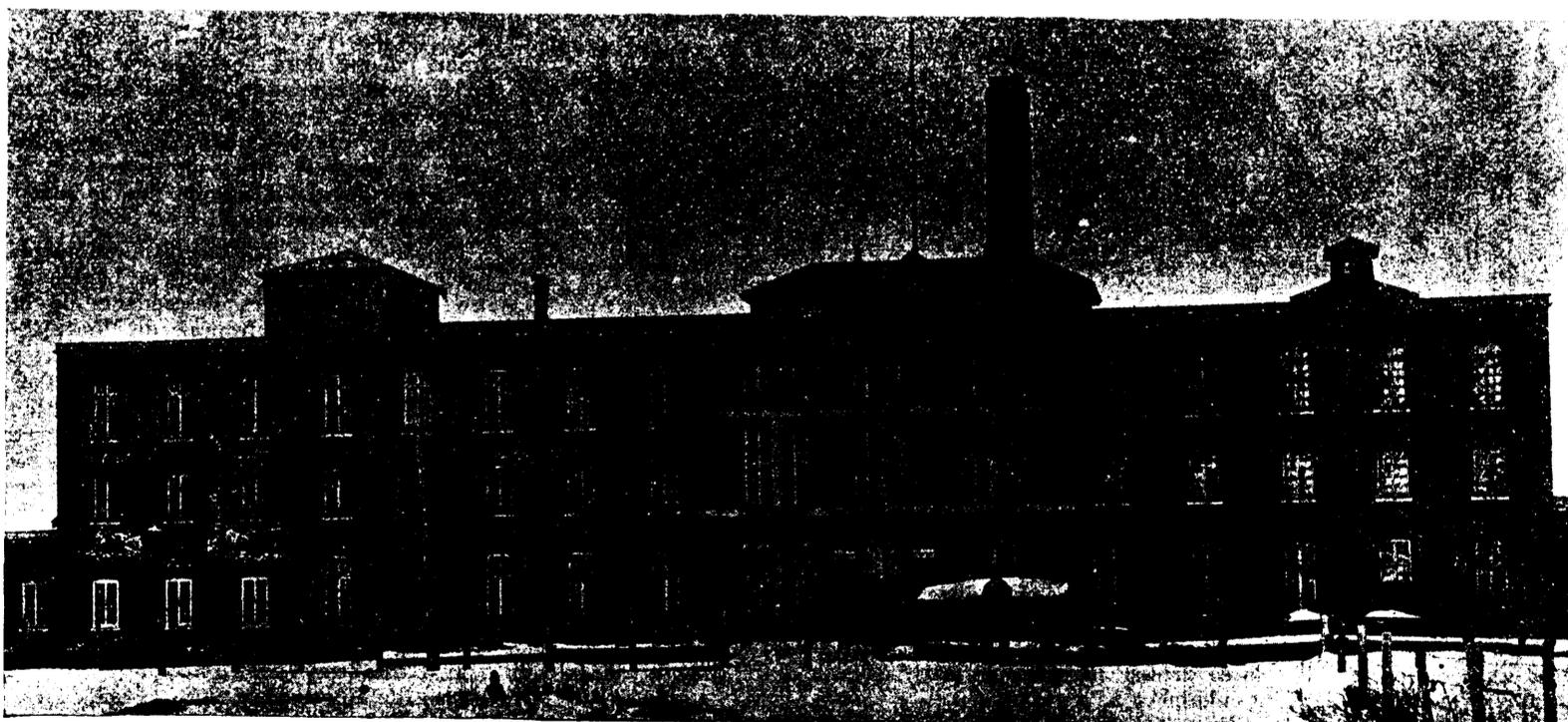
M. LE BARON SEILLIERES, prés. du syndicat français



M. J. BOURBONNIERE, comptable



L'USINE DE BERTHIER



L'USINE DE FARNHAM
LA FABRICATION DU SUCRE DE BETTERAVE EN CANADA
Photographie J. N. Laprés—Photogravures Armstrong

ERUPTION DU VOLCAN ETNA



1 Bord du cratère central.—2. Observatoire astronomique.—3 3 3 3. Rochers ornant la "Valle del Bove."
4. Le mont Rossi.—5. La ville de Nicolosi

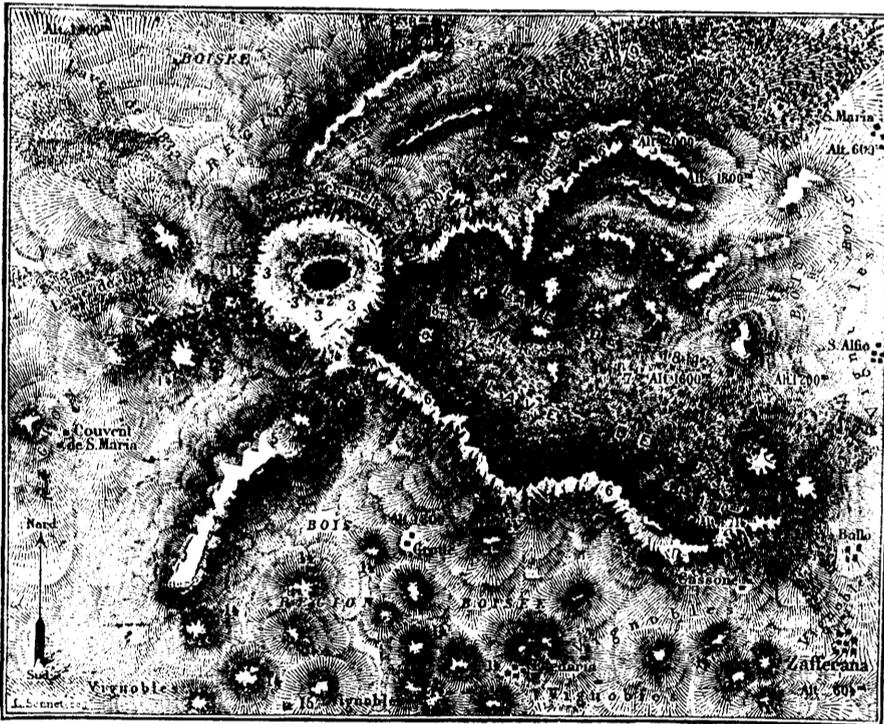
LE MONT ETNA VU DU PORT DE CATANE (côté sud)

C'est dimanche, le 10 juillet, qu'a eu lieu le tremblement de terre, suivid'une éruption de l'Etna, et qui a causé des dommages considérables à la petite ville de Nicolosi, située sur le côté sud de la montagne, à huit milles au nord-ouest de Catane. Une large étendue de terrains cultivés a été dévastée et de magnifiques vignobles ont été détruits.

On s'attendait à ce que les villages de Nicolosi et de Belpasso fussent entièrement anéantis, et trois jours après l'éruption plus de douze mille personnes avaient abandonné leurs demeures et campaient dans les champs avoisinants.

Nos gravures font voir l'aspect du mont Etna et de ses environs, depuis l'éruption de 1879.

On sait que cette éruption, qui fermentait depuis cinq ans, selon l'opinion du professeur Silvestri, éclata le 26 mai 1879. En soixante-six heures de temps, le 29 mai, la lave avait coulé jusqu'à six milles et un quart de sa source, détruisant le pont de Passo Pisciaro, traversant le chemin de poste entre Randazzo et Linguaglossa, et elle ne s'arrêta, le 6 juin, qu'à un demi-mille environ du village de Majo.



1 Cratère central (hauteur 16,800 pieds.—2. Observatoire astronomique.—3, La plaine du lac.—4. Montagnola (8,660 pieds).—5. La Schiena dell'Asino.—6. Rochers bordant la "Valle del Bove."—7. La "Valle del Bove."—Cratère d'éruption de 1852.—9. Cratère de 1811.—10. Monte di Calanna (4,220 pieds).—11. Cratères de 1879.—12. La "Valle del Leone."—13. Autres cratères de 1879.—14. Anciens cratères.—15. "Casa del Bosco."

CARTE DES RÉGIONS SUPÉRIEURES DE L'ETNA

Sur le flanc oriental du mont Etna existe une vaste dépression de terrain : environ six milles et un quart de long par trois de large ; c'est la Valle del Bove.

De florissantes cités au nombreuses coupes, de gais villages aux clochers élancés sont dispersés çà et là dans la région inférieure de l'Etna. Cela forme un vaste panorama qui se termine en un assemblage confus de monticules en forme de cônes qui furent autrefois autant de cratères. Au-dessus de tous ces cônes nains l'on voit se dresser, immense et majestueux, le grand cône du volcan, qui perce les nuages et forme le point culminant de toute l'île.

L'embouchure du cratère de l'Etna a environ six mille pieds de circonférence, depuis l'éruption de 1879, alors qu'elle s'élargit de dix-huit cents pieds à peu près. L'intérieur du cratère offre l'aspect d'une immense coupe remplie de scories et de lave. Au fond de la coupe, à une profondeur de deux cents pieds, on aperçoit l'ouverture du canal d'éruption, laquelle présente un diamètre ordinaire de six cent cinquante pieds à peu près.—J. St.-E.

GALERIE CANADIENNE

L'HONORABLE M. BARTHÉLEMY JOLIETTE



Il y a quelques jours on lisait ce qui suit, dans *La Minerve*, journal quotidien, de Montréal :

La semaine dernière, à Joliette, a eu lieu l'exhumation des corps qui reposaient sous les voûtes de l'ancienne église de l'endroit. C'était un spectacle bien triste et en même temps bien émouvant que celui de voir des cadavres presque entièrement décomposés et exposés aux regards de tous.

Nous avons remarqué tout d'abord le tombeau de l'honorable Barthélemy Joliette, le fondateur de cette ville.

À côté de l'honorable M. Joliette, reposaient aussi les restes mortels de sa noble et digne épouse, qui appartenait à la famille de Lanaudière.

Là aussi reposait le corps de M. de Lanaudière, dont le nom seul rappelle au souvenir les premières années du village de l'Industrie, et l'élan que cet homme de patriotisme a donné à ce village, aujourd'hui la belle et coquette ville de Joliette.

Nous avons jugé l'occasion belle pour offrir aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ une copie photographique du magnifique tableau récemment exécuté par M. Sinai Richer, l'artiste de grand mérite et si bien connu, de Saint-Hyacinthe. Cette toile présente le portrait en pied, et grandeur naturelle, de l'honorable M. Barthélemy Joliette, le fondateur du village de l'Industrie, devenu depuis la florissante ville de Joliette.

Sous l'habile pinceau de l'artiste, les traits ont revêtu un cachet de naturel frappant, et les yeux semblent refléter encore la grande âme qui les anima pendant la vie.

Ce riche tableau, y compris le cadre, a une hauteur de sept pieds neuf pouces, sur une largeur de quatre pieds huit pouces.

Il a été successivement exposé à Saint-Hyacinthe, Montréal, Joliette et Ottawa, puis tiré au sort aussitôt après la vente du nombre de billets nécessaires pour en représenter le prix, sinon en égalant la valeur. Le produit de la loterie sera appliqué au coût du monument qui doit s'élever bientôt sur une des places publiques de Joliette, en l'honneur du distingué fondateur de cette ville.

Le promoteur de l'entreprise, qu'on pourrait appeler de reconnaissance nationale, est M. Louis Bélaïr, typographe, de Saint-Hyacinthe, un enfant de Joliette.

De reconnaissance nationale, disons-nous, car le grand homme, dont nous plaçons aujourd'hui la belle figure dans notre galerie canadienne, avec joie et orgueil, non-seulement appartenait, de sang et de cœur, à la nationalité canadienne-française, mais on pourrait dire avec autant de justesse qu'une portion de la grande famille canadienne-française lui appartient.

En effet, si nous appelons fils de Champlain les habitants de Québec, enfants de Laviolette ceux des Trois-Rivières, et descendants de Maison-neuve les Canadiens-français de Montréal, pourquoi ne reconnaitrions-nous pas pour père de nos compatriotes de Joliette l'illustre fondateur de la jolie ville de ce nom ? Il n'a pas eu, comme ses devanciers, à combattre l'Iroquois, à repousser ses attaques imprévues, à s'exposer à ses barbares cruautés ; il n'a pas été appelé à partager l'existence orageuse des premiers colons français, mais c'est du sacrifice d'une immense fortune qu'il a fécondé le sol de la patrie pour en faire surgir une ville prospère ; c'est de son propre argent, qu'en 1850, époque de sa mort, il avait construit la moitié du Joliette de 1892.

M. Barthélemy Joliette naquit en 1789, à Saint-Thomas de Montmagny. A son âge de majorité, il fut admis à la pratique du notariat et vint exercer cette profession à l'Assomption où il épousa mademoiselle Taillant-Tarrieu de Lanaudière, héritière d'une seigneurie.

C'est en 1823 qu'à la tête d'une escouade de

travailleurs, il descend la rivière l'Assomption et pénètre dans la forêt à environ dix milles du fleuve Saint-Laurent. Là, il construit une église, élève un collège, bâtit des moulins, érige un marché public, construit cent autres bâtisses, jette un pont sur la rivière l'Assomption, puis, au moyen d'un chemin de fer, relie au fleuve la ville nouvelle. Le pays tout entier applaudit à l'œuvre merveilleuse de cet homme. Ses concitoyens ravis, le forcent d'accepter le mandat de les représenter au Conseil de la nation, et l'honorable Barthélemy Joliette, après avoir déjà été membre du parlement, fait successivement partie du conseil exécutif et du conseil législatif. C'est en 1850 que la mort enleva ce grand citoyen à la religion et à la patrie.

Voilà l'homme auquel il est maintenant question d'élever un monument.

Succès aux efforts des patriotes qui poursuivent généreusement la réalisation de cette bonne pensée, et honneur à ces autres patriotes, plus grands encore, qui, marchant sur les traces de l'honorable M. Joliette, font pour leur pays et pour leur Dieu des œuvres aussi manquantes et méritoires, dont la mémoire se perpétue à jamais chez les générations reconnaissantes !

J. ST.-E.

L'AMOUR D'UNE FLEUR

Pourquoi suis-je allé là ?

Il le fallait bien, le devoir professionnel... et cette fête promettait d'être si belle.

Charmant, le petit village de V... ; très pur l'air qu'on y respire, très rafraîchissante la brise qui nous arrive du fleuve.

Heureux le pauvre qui y possède une chaumière ; heureux l'oiseau qui va y percher son nid, bien haut, sur le grand orme.

Heureux ! heureux ! Mais pourquoi suis-je allé là ?

N'étais-je pas heureux, moi aussi, avant de poser le pied sur cette rive enchantée... Oh ! pourquoi suis-je allé là ?

Destinée, étrange destinée, de ton doigt magique tu joues avec le cœur humain comme l'enfant avec un cerceau. Tu blesses et tu déchires.

Je la voyais pour la première fois, cette blonde enfant ; les anges ne doivent pas être plus beaux, leur voix plus pure que la sienne, leur chant plus mélodieux.

Comment l'ai-je connue ? En échange d'une simple obole pour les pauvres, elle me remit une petite fleur que j'attachai machinalement à ma boutonnière.

Bien imprudent l'homme qui s'applique au front le canon d'un revolver et joue avec la détente ;

Bien imprudent celui qui approche de ses lèvres une coupe remplie de poison ;

Bien imprudent celui qui s'endort sur le parapet au-dessus d'un gouffre béant.

Ils s'exposent à mourir, ceux-là, et moi, en acceptant cette fleur, j'acceptais de souffrir.

* *

Le soleil est disparu, et il est charmant le gentil village si bien décoré, si bien illuminé.

Tout invite à la promenade, mais je ne puis marcher, j'étouffe.

Un feu ardent me dévore la poitrine. Je comprends... la petite fleur est fanée, mais... la pensée qu'elle représente ne s'effacera jamais.

Pauvre petite pensée, tu as remplacé une rose qui m'a bien fait souffrir, mais, en revanche, me donneras-tu le bonheur ?

Toi, ange blond, viendras-tu quelquefois effleurer de tes ailes mon cœur endolori ?

Cet amour, né d'un jour, m'accompagnera jusqu'à la tombe.

Pauvre Henri, qui me racontes tes tourments, ton espoir et tes craintes, reste fidèle au culte de ta petite fleur et cesse de répéter : " Pourquoi suis-je allé là ? "

Mathias Filion

L'INDUSTRIE DU SUCRE

DE BETTERAVE : LES USINES DE FARNHAM ET DE BERTHIER

Au moment où l'opinion publique est si vivement émue, chez nous, touchant l'avenir de cette industrie du sucre de betterave, implantée depuis quelques années dans la province de Québec, nous avons cru devoir intéresser nos lecteurs en leur mettant sous les yeux les deux grandes usines de Farnham et de Berthier. Chacune d'elles a coûté, pour la construction, \$80,000, et pour l'outillage \$40,000. Les machines, a Farnham, sont de provenance allemande, et française à Berthier.

Il est à espérer que ces capitaux considérables n'auront pas été investis en pure perte, et que l'on retrouvera bien vite le moyen de les faire fructifier comme aux premiers temps de cette exploitation, dont, les heureux débuts semblaient promettre monts et merveilles.

C'est, au reste, ce à quoi s'engagent les principaux intéressés, malgré la baisse momentanée où se trouve à présent l'industrie qui leur est chère.

En même temps que nous illustrons les usines betteravières de Farnham et de Berthier, nous donnons aussi les portraits de deux des promoteurs ou principaux directeurs de l'œuvre, ainsi que celui du secrétaire-comptable, avec les quelques notes qu'on nous communique à leur sujet.—J. ST.-E.

M. LE BARON SEILLIÈRES

M. le baron Marie-Nicolas-Raymond Seillières est le descendant d'une très riche et très ancienne famille française. Il est le frère de la princesse de Sagan. Président du syndicat pour la mise en opération de la sucrerie de Farnham, il a plusieurs fois rendu visite au Canada.

Il s'est marié le 22 avril dernier à madame Livermore, veuve millionnaire, de New-York.

M. le baron Seillières réside en son hôtel, 33, rue Saint-Dominique, à Paris.

M. ALFRED MUSY

M. Musy, directeur-gérant de la sucrerie de Farnham, est natif du département du Nord, France. Ingénieur civil, ancien élève sorti de l'École polytechnique de Paris, membre de l'Académie des sciences industrielles, et de plusieurs autres sociétés savantes de France, M. Musy a longtemps représenté les célèbres maisons Bang & Ruffin, et les établissements Cail, soit à Cuba, en Egypte, au Pérou ou à la République Argentine.

M. JULES BOURBONNIÈRE

M. Bourbonnière, le secrétaire-comptable de la sucrerie de Farnham, est canadien-français ; il est né le 27 janvier 1869, à Montréal.

Ancien élève diplômé de l'Académie Commerciale Catholique, de Montréal, classe 1883-84, ce dernier a été plusieurs années au service de MM. P.-P. Mailloux et Alfred Truteau, négociants, de cette ville.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Confitures de prunes.—Après avoir ôté les noyaux de vos prunes, vous prendrez le quart ou le tiers au plus des dites prunes, que vous ferez cuire sans eau dans la bassine, assez seulement pour en tirer le jus en les pressant ensuite dans un tamis ou un linge clair ; jetez le reste de vos prunes, c'est-à-dire celles qui sont crues, dans le jus exprimé ; ajoutez-y quarteron de sucre par livre du total, et faites cuire en remuant, sans discontinuer mais avec précaution.

Sirop de cerises.—Retirez les noyaux et les queues à quatre livres de cerises bien mûres et bien saines ; mettez sur le feu avec deux verres d'eau ; faites jeter quelques bouillons et passez au tamis ; ajoutez alors deux livres de sucre par chaque livre de liquide, mettez sur le feu, faites bouillir, écumez, terminez en faisant refroidir et mettez en bouteilles.

Sirop de mûres.—Choisissez quantité suffisante

de belles mûres bien noires ; mettez-les sur un feu doux, faites-en exprimer le jus au tamis, ajoutez deux livres de sucre réduit en poudre par livre de jus ; mettez le tout dans une terrine bien couverte sur une cendre chaude, entretenez le feu pendant deux ou trois jours ; mettez refroidir, et ensuite en bouteilles.

Laitue pommée en salade.—Epluchez et lavez bien votre laitue, mettez la dans un saladier, et parez-la le plus artistiquement que vous pourrez avec des cœurs coupés en quartiers, de la nourriture hachée bien menu, et, si c'est la saison, des fleurs de capucines et autres.

NOUVELLES A LA MAIN

Entre époux :

—Mon ami, quel est le costume que tu aimes le mieux me voir mettre ?

Lui, après un instant de réflexion :

—Ton costume de voyage, ma chérie.

* *

Le poète H... a plus de talent que de fortune, et sa tenue est hélas ! négligée.

—Pauvre garçon ! disait hier, un de ses amis ; il a l'étoffe d'un bon écrivain...

—C'est vrai, mais il lui manque hélas ! l'étoffe... d'un bon vêtement !

* *

On parle de choses lugubres et on arrive au passage du Nouveau-Testament : " Un esprit malin s'est emparé d'un homme et l'a rendu muet."

—S'il pouvait en faire autant pour ma femme ! s'écrie un mari qui est ou se croit affligé d'une compagne bavarde.

* *

Dans un magasin de nouveautés un monsieur marche sur la traîne de la robe d'une dame.

La dame se retourne brusquement, d'un air furibond. Mais changeant aussitôt de visage :

—Ah ! pardon, monsieur, j'allais me mettre dans une colère... J'avais cru que c'était mon mari !



Mde ANNA SUTHERLAND

Kalamazoo, Mich., avait des enflures dans le cou, ou Goitre depuis sa 10ème année, lui causant de grandes souffrances. 40 ans

Si elle prenait le rhum, elle ne pouvait marcher deux longueurs de maison sans tomber de faiblesse. Elle prit de la

SARSEPAREILLE DE HOOD

Et maintenant elle est débarrassée de tout cela. Elle en a pressé plusieurs de prendre la Sarsepareille de Hood et ils ont aussi été guéris. Cela vous fera du bien.

Les PILULES DE HOOD guérissent les maladies du Foie, la jaunisse, les maux de tête, de bile, les aigreurs d'estomac, les nausées !

DRS MATHIEU & BERNIER,

CHIRURGIENS - DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours,

Ex traction de dents sans douleurs avec l'électricité. Dentiers faits sans-palais.

CHOSSES ET AUTRES

— Dans la région antarctique, on n'a jamais vu une plante en fleur dans la partie exotique, au contraire il existe à peu près 762 sortes de fleurs.

QUELLE PLUS EVIDENTE PREUVE faut-il du mérite de la Sarspareille de Hood que 1.5 centaines de lettres qui arrivent continuellement, racontant ses merveilleuses guérisons là où tout autre remède avait failli? En vérité, la Sarspareille de Hood possède un pouvoir curatif spécial, inconnu aux autres médicaments.

Les PILULES DE HOOD guérissent la constipation en rétablissant le fonctionnement des voies alimentaires. C'est le meilleur spécifique dome tique.

COMPTANT OU A CREDIT

Nos prix sont excessivement bas pour du comptant, et nos conditions sont des plus faciles pour du crédit. Entrez voir notre assortiment de meubles, qui est le plus complet de tout Montréal.

FRED LAPOINTE,
1551, rue Ste-Catherine

LA MACHINE A TRICOTER A UNE PIASTRE

Ayez L'œil à ceci

Demandez-la à votre agent de machines à coudre ou bien envoyez un timbre-poste de 3 cents pour obtenir des détails et une liste des prix. Cela vaut \$2.00.

S'adressez à GREENMAL BROS
Manuf., Georgetown, Ont

MEUBLES AU RABAIS

Afin de faire place pour de nouvelles marchandises, que nous devons recevoir prochainement, nous ferons une réduction de 20 à 40 pour cent sur tous nos meubles et cela durant tout le mois de juin.

N'oubliez pas l'adresse,
FRED LAPOINTE,
1551, Sainte-Catherine

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

AUTORISÉE PAR LA LEGISLATURE

Tirages le 1er Mercredi et le 3e Mercredi DE CHAQUE MOIS

Demandez les Circolaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant,
81, St-Jacques Montréal, Canada

LOUIS ROEDERER CHAMPAGNE

ESTABLISHED 1800

16070 CASES IMPORTED IN THE UNITED STATES AND CANADA DURING THE YEAR 1891

CARTE BLANCHE A MAGNIFICENT RICH WINE

CARTE BLANCHE VIN SEC THE PERFECTION OF A DRY WINE

C. ALFRED CHOUILLON AGENT MONTREAL

"German Syrup"

Voici un incident écrit en avril 1890, après la dernière visite de la Grippe au sud du Mississipi. "Je suis un de ces cultivateurs qui sont obligés de se lever de bonne heure et de travailler tard. Au commencement de l'hiver dernier j'étais en route pour Vicksburg, Miss., où je fus transi par un orage. Je revins à la maison et quelque temps après, j'avais une toux sèche et douloureuse. J'empirai chaque jour, tant et si bien que je fus obligé de recourir aux remèdes. Je consultai le Dr Dixon, qui est maintenant mort et il me dit de me procurer une bouteille de Sirop Allemand de Boschee.

"Durant ce temps mon rhume empirait et alors la grippe passa dans nos parages et je fus atteint dangereusement. Ma condition m'obligea alors à chercher quelque chose pour recouvrer la santé. J'achetai deux bouteilles de Sirop Allemand. Je commençai à en prendre, et, avant d'avoir épuisé la seconde bouteille, j'étais entièrement guéri du rhume dont j'avais souffert si longtemps, et de la grippe et de toutes ses suites. Je suis en parfaite santé et je l'ai toujours été depuis." PETER J. BRIDGES, jr., Cayuga, comté de Hines, Miss (19)

A1. Un Article Parfait

COOK'S FRIEND BAKING POWDER.

La qualité la plus pure de Crème de Tarte; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries. Il a toujours été côté A1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est maintenant (si possible), meilleur que jamais. Tous les Meilleurs Epiciers le Vendent



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit: "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Females Porous Plasters" (les seules éplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,
Agents pour le Canada.

LES CAUSERIES FAMILIÈRES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés, \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice: Mme LOUISE D'ALQ,
4, rue Lord-Byron, Paris
Abonnements reçus au "Monde Illustré"

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



AU QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE DE CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaire et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amalgissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.



NOUVELLE DÉCOUVERTE PAR ACCIDENT. En faisant un composé chimique une partie de ce composé est tombée sur la main du chimiste qui, après s'être lavé, a découvert que le poil et le cuir complètement disparu. Nous avons immédiatement mis cette merveilleuse préparation sur le marché et la demande est maintenant si grande que nous l'offrons dans le monde entier sous le nom de **QUEEN'S ANTI-HAIRINE**. Cette préparation est tout à fait inoffensive et si simple qu'un enfant peut s'en servir. Relevez le poil et appliquez le mélange pendant quelques minutes et le poil disparaît d'une façon magique sans causer la moindre douleur et sans causer le moindre tort sur le moment ou après. Cette préparation diffère de toutes celles en usage jusqu'à présent pour les mêmes fins. Des milliers de **DAMES** qui étaient ennuyées de peils sur la figure, le cou et les bras témoignent de ses mérites. Les **MESSEIGERS** qui n'aiment pas avoir de la barbe ou du poil au cou devraient se servir de la **QUEEN'S ANTI-HAIRINE** qui met de côté la nécessité de se raser, en empêchant pour toujours la croissance du poil. Prix de la Queen's Anti-Hairine \$1 la bouteille, envoyée franco par la poste en boîte de sûreté. Ces boîtes sont scellées de manière à éviter l'observation du public. Envoyez le montant en argent ou en lettres avec l'adresse écrite lisiblement. La correspondance est strictement confidentielle. Chaque mot que contient cette annonce est honnête et vrai. Adressez **QUEEN CHEMICAL CO., 174 Race Street, Cincinnati, Ohio.** Vous pouvez enregistrer votre lettre à n'importe quel bureau de poste afin de vous en assurer le livraison. Nous paierons \$500 pour chaque cas d'insuccès de cette préparation ou pour la moindre inure, quelle ait causée une personne qui en a acheté. Chaque bouteille garantie.

SPECIAL.—Aux dames qui répandent ou qui vendent 25 bouteilles de Queen's Anti-Hairine nous donnerons une robe de soie, 15 verges de la meilleure soie. Bouteille grandeur extra et échantillons de soie à votre choix, envoyés sur commande. Salaire ou commission aux agents.

Nous avons essayé la Queen's Anti-Hairine et nous déclarons qu'elle possède toutes les qualités ci-dessus. **LYTLE SAFE & LOCK Co., EDWIN ALDIN ET CIE., JNO. D. PARK & SONS, Agents en gros, Cincinnati, O.**

ATTRACTION sans PRÉCÉDENT

Plus d'un quart de million distribué



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement. Ces dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

"Nous certifions par les présents que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons, et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans les annonces.

St. Eugène
Mrs. Habelle

Commissionaires

Nous, les sousignés, Banques et Banquiers, prions tous les prix gagnés aux Lotteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Canau, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu

A L'ACADÉMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLÉANS.

MARDI, 13 SEPTEMBRE 1892

PRIX CAPITAL - - \$75,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$75,000 est.....	\$75,000
1 PRIX DE 20,000 est.....	20,000
1 PRIX DE 10,000 est.....	10,000
1 PRIX DE 5,000 est.....	5,000
2 PRIX DE 2,500 sont.....	5,000
5 PRIX DE 1,000 sont.....	5,000
25 PRIX DE 300 sont.....	7,500
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000
200 PRIX DE 100 sont.....	20,000
301 PRIX DE 60 sont.....	18,000
500 PRIX DE 40 sont.....	10,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE 100 sont.....	10,000
100 PRIX DE 61 sont.....	6,000
100 PRIX DE 40 sont.....	4,000

PRIX TERMINAUX

1,998 PRIX DE 20 sont.....	39,960
----------------------------	--------

5,434 prix se montant à..... \$265,460

PRIX DES BILLETS:

Le billet \$5; Deux cinquième \$2; Un cinquième \$1; Un dixième 50c; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs: 11 billets complets de cinq piastres pour \$50

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de plus de cinq piastres pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous paierons tous les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyé à nos correspondants.

Adressez: **PAUL CONRAD,** Nouvelle-Orléans

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, **FRANCHES DE PORT.**

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U., un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

LA BELLE TENEBREUSE

DEUXIÈME PARTIE

MORTE - VIVANTE

Mais l'autre ?

Il s'arrêtent et causent... sous le soleil...

Valognes fait un geste circulaire, et son interlocuteur suit ce geste.

Il se retourne et Marceline aperçoit son visage.

Que vient-il faire à l'usine ?

Est-ce qu'il la cherche ?

Est-ce qu'il a retrouvé ses traces ?

Elle se recule... ses yeux se voilent... son émotion est si grande qu'elle chancelle et va rouler sur les dernières marches de l'escalier, privée de sentiment.

C'est bien Beaufort. Elle ne s'est pas trompée... Mais comme il est changé !...

Il est presque méconnaissable... Il est voûté, amaigri, ses yeux se sont creusés.

Et il a maintenant, presque à toutes les minutes, un geste machinal de la tête, la secouant comme pour repousser quelque pensée importune.

Le malheur a passé sur lui comme une tempête. Il ne s'en relèvera jamais. Un ennui, un dégoût profond s'est emparé de sa vie.

Il y a déjà quatre ans que Marceline a disparu et il ne sait ce qu'elle est devenue.

Pourquoi est-elle partie ? Il l'ignore toujours.

Il la croit morte et il continue de l'aimer.

Tout à l'heure, s'il avait levé les yeux seulement, il aurait vu, pareille à un fantôme, une blême figure qui le regardait, désespérée, épouvantée... la figure de sa femme qui l'aime aussi, et que cette douleur terrible a renversée...

Mais il n'a pas levé les yeux. Il ne se doute de rien.

Il est venu se renseigner auprès de Valognes sur les fonderies de Creil dont la Société des Établissements métallurgiques de Saint-Denis a fait annoncer la vente.

Beaufort veut jeter dans sa vie inoccupée la distraction d'un travail quelconque. Il veut acheter ces fonderies.

Ah ! si le travail pouvait le faire oublier, pouvait terrasser ce pénible et persistant souvenir de Marceline.

Il ne l'espère pas, mais il essaiera.

Et c'est des fonderies de Creil qu'il causent.

Ils sortent de la cour de l'usine. Il fait un temps superbe. Ils se promènent tout en discutant, le long du canal.

Là-haut, dans l'escalier, Marceline est toujours évanouie.

Lorsque une heure auparavant, elle a quitté sa maisonnette, elle a bien recommandé à Gérard de veiller sur sa sœur, ainsi qu'elle le fait tous les jours.

Gérard est turbulent, mais il n'a jamais désobéi. Cependant, ce matin-là, il oublie l'ordre de sa mère. Il fait si beau !...

Tout d'abord, il joue avec sa sœur dans le jardin... mais il s'arrête souvent, distrait, et va regarder par la porte à claire-voie, du côté du canal.

Il y a tant de tentations qui l'appellent de ce côté-là !

Sans compter les pêcheurs à la ligne qui relèvent de gentils petits poissons frétilants, il y a des bateaux qui montent et descendent, avec les gamins qui courent, sans avoir peur, le long des plats-bords, et les mariniers qui manœuvrent la longue barre du gouvernail ! Que d'attraits !... Le dimanche, lorsqu'il fait beau, Marceline les conduit près du canal, en les tenant bien fort par la main pour qu'ils ne tombent pas, mais le dimanche seulement. Et ce jour-là, si l'on rencontre plus de pêcheurs à la ligne, on voit beaucoup moins de bateaux !...

La tentation est trop forte. Il n'y résiste pas.

—Viens, dit-il à Modeste... viens, nous ne serons pas longtemps...

La petite se laisse faire, et gravement les voilà partis, sans trop se presser, car le cœur de Gérard bat grandement. Il sait qu'il fait mal, qu'il désobéit à sa mère et il n'est pas rassuré.

Ils suivent le sentier qui conduit au canal.

Bientôt ils sont au chemin de halage.

Et là, sur la rive, ils regardent les bateaux, ouvrant de grands yeux, et toujours se tenant par la main.

Deux promeneurs s'avancent près d'eux, s'arrêtent tout près.

C'est Beaufort et Valognes.

Valognes sourit en les reconnaissant

—Ce sont les enfants d'une jeune femme employée dans mes bureaux, dit-il.

Il embrasse Gérard, pendant que Modeste considère Beaufort avec attention.

Et comme Beaufort, distrait, semble ne la point voir, elle s'avance vers lui, et de ses deux petites mains sur sa bouche, elle lui envoie des baisers.

Alors, il s'attendrit, la prend dans ses bras, l'embrasse, la repose par terre et pousse un profond soupir.

Puis les deux causeurs s'éloignent...

Ils n'ont pas fait vingt pas qu'un cri strident les arrête.

Ils se retournent.

En marchant sans regarder à leurs pieds, les enfants ont perdu l'équilibre. Ils ont roulé le long du talus et ils viennent de disparaître sous l'eau qui se referme, engloutissant sa proie.

—Ah ! les pauvres petits ! les pauvres petits ! s'écrie Beaufort.

Ils accourent, terrifiés, et se regardent.

—Savez-vous nager ? dit Pierre.

—Oui. Et vous ?

—Heureusement. Alors il n'y a pas une minute à perdre.

Chacun d'eux jette son chapeau, son pardessus, sa redingote, qui auraient pu gêner leurs mouvements.

Ils s'élancent ensemble, et plongent, là où les petits ont disparu.

Des mariniers qui, de loin, ont vu l'accident, amènent des bachots. Ils sont prêts à porter secours aux courageux sauveteurs si ceux-ci en ont besoin.

Ils essayent d'apercevoir ce qui se passe au fond de cette eau trouble.

Rien ne revient à la surface.

Le canal sinistre gardera-t-il ses victimes ?

Mais non, l'eau s'agite tout près du bord. Un bras paraît, puis une tête d'homme qui respire largement, de toutes ses forces.

C'est Valognes.

Quelques secondes et il a pris pied le long du talus, sur lequel il dépose un petit garçon, Gérard.

Il se retourne, cherche partout Beaufort.

Il se fait un remous, au milieu du canal... c'est Pierre.

Et lui aussi a été heureux.

Il ramène Modeste... Il vient de sauver sa fille !

Les enfants ne donnent pas signe de vie. Les deux hommes ont la même pensée. Se seraient-ils dévoués pour rien ? Les petits seraient-ils morts ? Mais non, Gérard ouvre les yeux, Modeste aussi.

—Je vais les porter chez leur mère, dit Valognes. Accompagnez-moi, M, Beaufort. Quelle horrible catastrophe si nous ne nous étions pas trouvés là.

Mais Beaufort secoue la tête.

—Allez sans moi, dit-il.

—Vous n'avez pas le droit de vous refuser aux remerciements de la mère...

—A quoi bon ? J'ai fait mon devoir d'homme, voilà tout. Les remerciements de cette femme ne me donneront pas plus de satisfaction que je n'en éprouve, de par ma conscience, d'avoir accompli ce devoir.

Et, avec un sourire mélancolique qui démentait ce que ses paroles avaient d'égoïste et de bourru :

—Maintenant je ne songe plus qu'à ne pas m'enrhumer, car je n'ai point une santé robuste... et si vous voulez bien me le permettre, j'irai chez vous changer de vêtements.

—Certes, monsieur Beaufort, considérez mon appartement comme le vôtre. Du moins, si je ne puis vous obliger à venir avec moi, rien ne m'empêchera de donner votre adresse à Marceline Langon.

Beaufort tressaillit.

—Comment appelez-vous cette femme ?

—Madame Langon.

—Vous la connaissez depuis longtemps ?

—Depuis quelques années, je l'aime et vais l'épouser.

Beaufort baissa la tête, en une seconde, il avait revécu sa vie passée, évoquant tous les souvenirs douloureux, à ce seul nom de Marceline.

—A quoi vais-je penser, murmura-t-il... J'étais fou...

Et ayant ramassé son chapeau, son pardessus et sa redingote, il s'éloigna à grands pas dans la direction de l'usine, pendant que Louis Valognes, ayant les deux enfants dans ses bras, courait de toutes ses forces vers la maisonnette de Marceline.

Et celle-ci ? qu'est-elle devenue ?

Elle était restée quelques minutes évanouie. Heureusement, aucun employé ne monta ou ne descendit. Personne ne la remarqua. Elle n'eut pas à subir de questions, à fournir des explications sur son état.

Quand elle revint à elle, après s'être assurée que la cour était déserte, elle traversa.

Dehors, non plus, elle ne vit personne... Déjà, en effet, les deux promeneurs étaient loin... au lieu de suivre le chemin de halage, ce qu'elle faisait d'habitude, elle prit un long détour par Saint-Denis et allongea ainsi sa route d'un quart d'heure.

Lorsqu'elle rentra chez elle, Marceline fut très étonnée de ne voir ni Gérard, ni Modeste.

Elle sortit, voyant que la porte à claire-voie était entr'ouverte et se doutant que les petits lui avaient désobéi.

Mais elle s'arrêta, les pieds cloués au sol, frappée au cœur par une épouvante, en voyant là-bas, vers le canal, courir des gens, des hommes s'appeler, un groupe se former, dont toutes les têtes se penchaient vers les eaux profondes.

—Grand Dieu, vous ne le voudriez pas !... ou je nierais votre justice ! Et dans l'impossibilité d'avancer, de faire un pas, elle s'écroule à genoux.

De ce rassemblement, un homme se détache, vient vers elle. Il porte deux enfants dans ses bras.

Il marche d'un pas rapide.

Ses yeux sont tellement obscurcis qu'elle ne distingue rien, qu'elle ne reconnaît pas ses enfants.

Il faut que Louis Valognes soit très près, il faut que Modeste et Gérard lui tendent les bras, l'appellent de doux noms qui la font tressaillir jusqu'aux dernières fibres de son cœur maternel pour qu'elle sache que ce sont là des êtres qui lui sont chers.

Valognes est trempé des pieds à la tête. Les bébés aussi frissonnent.

—Tranquillisez-vous, dit-il, un accident... Ils jouaient près du canal, ils sont tombés ; mais, vous le voyez, ils n'ont rien, car ils vous sourient. Tout à l'heure, quand vous aurez changé leurs vêtements, ils ne se souviendront plus de rien.

Il les lui tend. Elle les reçoit dans ses bras, les presse de toutes ses forces contre sa poitrine.

—Et vous les avez sauvés, dit-elle, car c'est vous, j'en suis sûre, nul autre que vous n'aurait été assez courageux, assez adroit...

—Vous vous trompez, Marceline, seul, j'aurais été impuissant à les arracher tous les deux à la mort... L'un des deux me doit la vie. C'est Gérard... Et, j'en suis heureux, car cela me rapproche de vous. Cela me me fait un peu son père, Marceline, mais l'autre...

—Modeste ? qui donc l'a sauvée ?

—Celui-là s'est dérobé à vos remerciements. Malgré ce que j'ai pu dire, il n'a pas voulu me suivre.

—Son nom, dit-elle, son nom, je vous en supplie !

Et sa voix tremblait de désespoir et d'angoisse ; elle prévoyait ce qu'il allait dire, le nom qu'il allait prononcer. N'était-il pas accompagné, tout à l'heure ? Et celui qui l'accompagnait, n'était-ce pas celui qui avait sauvé Modeste ?

—Il s'appelle Pierre Beaufort ; je l'ai prévenu qu'il n'échapperait pas à votre reconnaissance et que vous irez le remercier. Il demeure rue de Rome, numéro 79.

—Pierre Beaufort ! Pierre Beaufort ! dit-elle, comme en rêve. Et c'est lui qui vient de rendre la vie à ma fille...

Mentalement, elle se disait :

—A sa fille ! Ah ! s'il savait !

Elle se jeta aux pieds de Valognes et, malgré lui, embrassa ses mains.

—Que faites vous ? Je vous en prie, Marceline...

—Sans vous, pourtant, sans vous, répétait-elle dans ses sanglots.

—Sans moi et sans Pierre Beaufort ! disait-il en souriant.

Bientôt, il s'arrache à cette étreinte d'une mère. Il est lui-même ému jusqu'au fond de l'âme. Mais son amour propre-d'homme l'empêche de le laisser paraître.

—Adieu, dit-il, je dois rentrer à l'usine... Adieu, ne travaillez point aujourd'hui, je vous donne congé. Reposez-vous. Allez, cette après-midi, vous promener avec vos enfants.

Et il s'éloigne en courant, pendant que Marceline, toujours à genoux, toujours les mains suppliantes, le bénit pour sa bonté.

Elle rentre chez elle pour soigner les enfants qui ont froid.

Ses angoisses des premiers jours l'ont reprise.

—Que faire ? Le voir ?... Oh ! non... Fuir encore !... Puisqu'il connaît M. Valognes, qui sait s'il ne reviendra pas quelque jour à l'usine ? Qui sait si quelque jour je ne me trouverai pas en sa présence sans pouvoir l'éviter.

Et passant à un autre ordre d'idées :

—Comme je l'ai trouvé changé, ce matin, quand je l'ai vu... Combien il semble avoir souffert !... Comme ses traits sont ravagés !... Comme il est triste et vieilli ! Quelle haine il doit avoir pour moi... Et pourtant il n'a pas le visage d'un homme qui hait...

Elle reste plongée dans ses réflexions.

—Rue de Rome, 79, murmure-t-elle, oh ! non, je n'irai jamais. Que pensera-t-il, s'il ne reçoit pas un mot de remerciements ! Il pensera qu'il a obligé une indifférente, une ingrate... peut-être une mère dénaturée.

—Oh ! non, pas cela ! pas cela !

Lui écrire, est-ce possible ! Il connaît son écriture. Oui, mais elle peut la contrefaire, et c'est à quoi elle se résigne.

Que lui dira-t-elle ?

Ah ! si elle pouvait laisser parler son cœur d'épouse, son cœur si plein de tendresse et si plein d'amour !

Mais cela aussi lui est interdit.

Enfin, elle trace sur le papier quelques lignes fébriles :

“ M. Pierre Beaufort, M. Valogne m'a dit votre nom, votre courage et votre dévouement. La mère de la petite fille qui, sans vous, se serait noyée ce matin dans le canal Saint-Denis, ne vous oubliera jamais dans ses prières. Et tant qu'elle vivra, Modeste, ma fille, se souviendra de celui que je vais lui apprendre à appeler son père...”

Elle cacheta la lettre et le soir la mit à la poste.

Deux jours après—c'était encore un dimanche—Valognes entra chez elle.

D'abord, il s'informa des enfants. Marceline le rassura.

—Pas même un rhume, dit-elle, rien.

—Tant mieux.

Il s'était assis en face d'elle. Il la contemplait avec timidité.

Marceline se doutait bien de la raison qui l'amenait ; mais elle n'osa rien dire, et ayant appelé ses enfants auprès d'elle, elle se mit à les caresser.

—Marceline, dit Valognes, vous vous souvenez de ce que je vous ai dit

il y a huit jours. Je vous ai prévenue que je reviendrais vous demander une réponse, après vous avoir laissé le temps de la réflexion.

—Je me rappelle, oui.

—Et votre réponse, Marceline ?

Elle poussa un profond soupir et ses yeux s'emplirent de larmes.

—Pardonnez-moi le mal que je vais vous faire, monsieur Valognes...

Votre demande et l'insistance que vous mettez à la renouveler me font le plus grand honneur, mais je ne puis être votre femme.

—Pourquoi ?

—Ne m'interrogez pas. Souvenez-vous que je suis la *Belle Ténébreuse* comme on m'avait surnommée... Il y a dans ma vie un secret que je ne puis ni ne veux vous confier. Oubliez-moi monsieur Valognes.

—Vous oublier, Marceline, ah ! c'est facile, croyez-vous ?

—Oui, il vous suffira de le vouloir.

Il appuya les mains sur ses yeux et ce fut sans amertume qu'il dit :

—Pourquoi faut-il que je vous ai rencontrée ?

Il se leva, prêt à partir.

—Votre résolution est irrévocable ?

—Oui. Et cela m'est douloureux de vous le dire.

—Vous avez bien réfléchi ?

—Oh non !

—Pourquoi ?

—Parce que réflexion eût été synonyme d'indécision, parce que cela eût signifié que je pouvais accepter d'être votre femme, et la réflexion n'était pas possible puisque je ne puis porter votre nom.

—Étrange femme... comme vous me torturez le cœur.

—Je vous demande pardon, monsieur Valognes, mais, moi-même, suis-je heureuse ?

—Au moins, dites-moi que vous m'aimez un peu...

—Je vous aime, certes de toute mon âme... Comment en serait-il autrement ?... N'êtes-vous pas bon pour moi ?...

—Ce n'est pas ainsi que je l'entends.

—Je vous aimerai toute ma vie, comme si vous étiez le plus chéri des frères, le plus doux et le plus compatissant des amis.

—Ainsi, vous ne trouverez jamais pour moi dans votre cœur un sentiment autre que celui d'une amitié ou d'une affection fraternelle ?

—Le cœur ne peut éprouver deux amours.

—Vous aimez ?

—J'aime.

Il courba le front comme s'il venait d'entendre sa condamnation.

Et après un long silence :

—Vous venez de me causer la plus grande douleur de ma vie, Marceline, dit-il... Toutefois, je vous aime tant que je vous pardonne...

Il salua et sortit.

Elle resta rêveuse après son départ, pâle, la tête basse.

—Il faut vraiment que je sois maudite.

Elle ne sortit pas, ce jour-là, bien que ce fût dimanche. A deux reprises, Gérard lui demanda, câlin :

—Mère, tu ne sors pas ? Tu ne nous mènes pas auprès du canal pour nous montrer les pêcheurs à la ligne ?

Distracte, elle répondit pas.

La journée s'écoula ainsi. Le lendemain elle reprit son travail de l'usine, mais déjà l'idée de s'éloigner était entrée dans son esprit.

—Rester ici, se disait-elle, serait un supplice de tous les jours. Ou bien il me détesterait, à la fin, ou bien il m'obséderait tant que je serais obligée de fuir, un jour ou l'autre. Autant vaut tout de suite... Je suis condamnée à ne point trouver le repos...

Elle écrivit à Louis Valognes pour lui annoncer qu'elle ne paraîtrait plus à l'usine.

Et de nouveau errante, sans place, au hasard de la misère, des rencontres elle s'égara dans la grande ville.

Heureusement pour elle, pendant ces deux années écoulées, elle avait économisé quelque argent. Elle ne se trouvait pas sans ressources. Gérard et Modeste n'eurent point à souffrir.

Elle était excellente musicienne, bien que, depuis plusieurs années, elle n'eût point pratiqué.

Elle trouva quelques leçons de piano qui lui permirent de vivre en conservant son indépendance. Peu à peu, ses leçons augmentèrent. Elle y suffisait à peine. Ce fut, cette fois, l'aisance chez elle.

Les années s'écoulèrent. Elle vivait inconnue. Elle n'avait plus revu Valognes, auquel elle avait eu soin de ne pas laisser son adresse.

Retirée dans un petit appartement de Passy, elle croyait, dans la monotonie de son existence ignorée, qu'elle était oubliée du monde entier.

III

Nous laisserons s'écouler une période de vingt ans, pendant laquelle il ne se passa aucun événement digne d'être rapporté.

Marceline a quarante-cinq ans, mais en porte soixante, ses cheveux sont tout blancs ; des rides ont creusé son visage si charmant et si distingué ; ses yeux seuls sont restés ce qu'ils étaient : doux, lumineux et tristes.

Gérard, maintenant, est un grand garçon de plus de vingt-cinq ans, élégant et robuste.

La mère a fait de lui un médecin ; l'enfant en avait manifesté l'intention, quand il était tout petit ; devenu grand, ç'avait été sa volonté et Marceline n'avait aucune raison pour la contrarier.

A suivre

MADemoiselle DE KERVEN

DEUXIÈME PARTIE DE CARMEN

Le sang jaillit de la double blessure.
Olivier s'abattit à côté du corps de l'ange blond.
Les spectateurs de cette horrible scène frissonnaient d'épouvante et de pitié.

Jocelyne s'arrachait les cheveux en poussant des clameurs aiguës.
Les agents et les soldats détournaient la tête et sentaient la sueur froide de l'angoisse perler sur leurs fronts.

Carmen seule, impassible et triomphante, contemplait avec une joie vindicative cette tragédie lugubre, et sur ses lèvres se dessinait un sourire farouche.

—Madame, lui dit un des agents, après un silence de quelques minutes, le coupable s'est puni lui-même... Le crime est expié... Justice est faite...

—Pas encore ! répliqua la gitane en étendant sa main sur le corps d'Olivier, la lame du couteau n'a point touché le cœur... cet homme n'est pas mort !...

—Eh ! quoi, madame ! vous acharnerez-vous après un cadavre ?... Que voulez-vous donc ?...

—Je veux justice !...

XXXIV

RETOUR A SAINT-NAZAIRE

Carmen avait raison.

Ses instincts de haine ne la trompaient point.

Olivier n'était pas mort.

Aucune de ses blessures n'était mortelle en principe, car aucune ne touchait le cœur, et cependant la vie menaçait de s'échapper avec le sang qui coulait à flots, si l'on ne parvenait bien vite à arrêter ce sang.

Il ne fallait compter en aucune façon sur l'aide de Jocelyne. La pauvre fille, littéralement et complètement affolée par le désespoir et par la terreur, croyait son maître et sa maîtresse morts tous les deux, et n'était capable d'autre chose que de se tordre les mains en se lamentant et en appelant à son aide tous les saints du Paradis, oubliant dans cette tragique circonstance le vieil et prudent adage : *Aide-toi, le ciel t'aidera !*...

L'escogriffe, qui vient de se réhabiliter quelque peu dans notre esprit (nous devons en convenir en tout humilité), fouilla les bahuts pour y trouver du linge, découpa des bandes, assujettit solidement des tampons de charpie sur les plaies béantes, et parvint à empêcher le sang de jaillir.

Quelques gouttes d'eau, jetées au visage de Dinorah, auraient suffi sans doute pour la tirer de son évanouissement.

L'agent le savait, mais il n'en voulut rien faire.

—La pauvre enfant, murmura-t-il, se ranimera toujours assez tôt.

Lorsqu'il eut achevé le premier pansement d'Olivier, il se tourna vers Carmen et lui dit :

—Vous avez le coup d'œil sûr... il en reviendra... Nous allons le coucher dans son lit, et demain il fera jour...

—Cet homme ne passera pas une nuit de plus dans cette maison ! s'écria la gitane.

—Eh ! madame, que voulez-vous donc que nous fassions de lui ?

—Vous allez le placer sur un brancard et le porter à Saint-Nazaire...

—Dans l'état où le voilà, le transport peut le tuer...

—Je n'en crois rien, et d'ailleurs, si cela était, tant mieux pour lui !...

Mais quoi qu'il arrive, Olivier Le Vaillant, *mon mari* (Carmen appuya sur ces deux mots), ne restera pas une heure de plus sous le toit de ma rivale.

—Que voilà donc une femme tendre, pour être si jalouse ! murmura l'agent à l'oreille de son compagnon. Singulier moyen pour ramener son mari à elle, que de le livrer au bourreau !...

—Allons, reprit Carmen, hâtez-vous... les soldats vous aideront...

Le brigadier prit la lampe, sortit de la métairie et s'en alla sous les hangars chercher les objets nécessaires à la confection d'un brancard.

Une échelle courte, destinée à la cueillette des fruits sur les branches les plus basses des pommiers, lui sembla tout à fait propre à remplir ce nouvel office.

Un matelas fut étendu sur l'échelle ; ce matelas reçut le corps, nous pourrions presque dire le cadavre d'Olivier ; deux soldats soulevèrent ce triste fardeau ; la petite troupe quitta la maison, puis l'enclos et reprit lentement, semblable à un convoi funèbre, le chemin du village.—(Voir gravure, page 27).

Il fallut près d'une demi-heure pour arriver ainsi sur la place, à la porte de l'hôtellerie des *Armes de Bretagne*.

Dix heures venaient de sonner.

Les derniers buveurs avaient quitté la grande salle en trébuchant, et la tête alourdie par le bon cidre doux.

On n'entendait d'autre bruit que celui des vagues de la marée montante se brisant contre le granit de la jetée, et la voix de maître Lehuédé s'élevant par intervalles pour morigéner ses servantes, qui ne déployaient point, selon lui, une suffisante activité dans la mise en bon ordre des brocs, des pichets et des gobelets.

Le sourd retentissement des pas de plusieurs personnes s'arrêtant devant la maison frappa l'oreille du gros homme.

—Oh ! oh ! qui nous arrive là ? se demanda-t-il.

Et il accourut vers le seuil, tenant une lanterne à la main.

Les rayons blafards de cette lanterne tombèrent, en même temps que les regards de l'aubergiste, sur les linges blancs, maculés de sang, qui couvraient la poitrine de notre héros.

—Miséricorde ! cria maître Lehuédé saisi de frayeur, miséricorde ! un homme assassiné !...

—Saints et saintes du paradis, prenez pitié de nous ! C'est M. Olivier. Mon Dieu !... Seigneur mon Dieu, quel malheur !... qui a fait ce mauvais coup ?... A-t-on arrêté le meurtrier ?...

—M. Le Vaillant s'est frappé lui-même, répondit la voix de Carmen.

—Miséricorde ! Et pourquoi le malheureux jeune homme a-t-il voulu se périr ainsi ?...

—Pour éviter le châtiment de son crime...

—Son crime ! répéta l'aubergiste stupéfait, M. Olivier a donc commis un crime ? Ça ne se peut pas !... je mettrais ma main droite au feu que ça n'est point vrai...

—Eh bien ! vous en seriez quitte pour ne plus vous servir que de votre main gauche !

—Mais, enfin, qu'a-t-il fait ?... oui, qu'a-t-il fait ?

—Vous avez le temps de l'apprendre... Livrez-nous passage, et donnez l'ordre de préparer un lit pour y placer ce corps.

—A l'instant, monsieur, à l'instant... plus qu'une question... A-t-on prévenu sa pauvre chère petite femme du malheur qui vient d'arriver ?

—M. Le Vaillant n'a d'autre femme que moi... répliqua la gitane en s'avancant, et son crime est d'avoir donné ce titre à celle qui n'avait pas le droit de le porter !...

Maître Lehuédé tourna la lanterne vers Carmen ; en reconnaissant le jeune gentilhomme avec qui il avait si longuement causé la veille et le matin de ce même jour, il se demanda non sans inquiétude s'il n'était point le jouet d'une hallucination, et s'il jouissait en ce moment de tout son bon sens.

—Je comprends votre stupeur, ajouta l'ex-baladine, car j'ai lu votre nom au bas de l'acte du second mariage de cet insensé, mais, je vous le répète, ce mariage était un crime, et la seule femme légitime d'Olivier Le Vaillant, c'est moi !...

—Hélas ! balbutia le gros homme, pauvre Mlle de Kerven ! Mon Dieu, Seigneur mon Dieu, à qui se fier désormais et qui aurait pu croire une pareille chose de la part de M. Olivier... Ah ! je l'aimais bien... oui, je l'aimais comme mon propre enfant, mais je ne lui pardonnerai jamais d'avoir si lâchement trompé ce pauvre ange du ciel, cette chère et douce créature qui se nomme mam'zelle Dinorah, et si on le pend pour ce fait, comme ça se doit en bonne justice, certainement j'irai le voir pendre...

Et maître Lehuédé s'effaça afin de laisser pénétrer dans l'auberge les soldats qui portaient le corps.

—Venez avec moi, reprit-il ensuite, en s'engageant le premier dans l'escalier.

Il conduisit toute la bande à cette chambre qui, nous le savons, était presque devenue celle d'Olivier, et tandis qu'on étendait le corps de l'infortuné jeune homme sur ce même lit où jadis il avait fait des rêves si doux, maître Lehuédé continua son monologue.

—Ainsi donc, se dit-il, le jeune seigneur était une dame ! j'aurais dû m'en douter !... il était trop joli pour un homme... Les hommes ont-ils jamais eu le pied si mignon et la main si petite... non, jamais !...

Le digne aubergiste, en parlant ainsi, regardait non sans complaisance son pied et sa main, l'un et l'autre d'une ampleur presque invraisemblable.

Il reprit :

—Et dire cependant que j'ai été l'un des témoins de cet odieux mariage qui n'était pas un mariage, mais une invention de l'enfer !... Hélas ! que va penser notre curé, quand il saura quelle union maudite il bénissait avec tant de joie !... Oh ! scélérat d'Olivier Le Vaillant ! Oh ! pauvre mam'zelle Dinorah !...

Tandis que maître Lehuédé se livrait ainsi à de fougueuses invectives et à de compatissantes lamentations, une fièvre ardente s'emparait de notre héros évanoui, et des contractions effrayantes secouaient sa poitrine ensanglantée.

XXXV

LES RIVALES

Retournons à la métairie, où se sont jouées les dernières scènes du terrible drame que nous racontons, et où nous avons laissé Jocelyne éperdue, à demi folle, sanglotant, se tordant les mains, s'arrachant les cheveux, auprès du corps inanimé de Dinorah.

Une heure à peu près s'écoula.

La pauvre servante accroupie sur le sol à côté de sa maîtresse, continuait ses lamentations désespérées et n'avait même pas la présence d'esprit nécessaire pour prodiguer ses secours à la malheureuse jeune femme.

Tout à coup elle tressaillit et une seconde exclamation s'échappa de sa gorge.

L'ange blond venait de faire un mouvement léger, ses lèvres avaient frissonné, ses paupières tremblaient.

— Jésus Maria ! balbutia Jocelyne, elle n'est point morte !... que le bon Dieu soit béni !...

La certitude que sa maîtresse était vivante produisit sur la digne Bretonne un effet subit et merveilleux.

Au lieu de s'abandonner plus longtemps à son inerte désespoir, elle reprit à la fois son courage et son activité.

Elle baigna d'eau fraîche les tempes de Dinorah ; elle lui mouilla les narines avec du vinaigre, et les résultats de ce traitement si simple ne se firent pas longtemps attendre.

La blonde enfant entr'ouvrit les yeux.

Elle se souleva à demi.

Elle promena sur les objets qui l'entouraient un regard vague et dans lequel se lisait un reste de délire.

Evidemment elle ne se rappelait aucun des événements antérieurs.

— Jocelyne, dit-elle d'une voix faible, que se passe-t-il donc ?... pourquoi suis-je ainsi couchée sur le sol et toute brisée ?... Pourquoi pleurez-tu ?... où est Olivier ?...

La pauvre Dinorah n'eut pas besoin de la réponse de Jocelyne.

A peine venait-elle de prononcer le nom d'Olivier que le voile étendu sur sa mémoire se déchira.

— Ah ! s'écria-t-elle en se levant, malheureuse que je suis !... je me souviens, maintenant... Annunziata est venue !... Je n'ai rien oublié... cette femme est sans pitié !... Olivier est perdu !... Où est-il, Jocelyne ?... Au nom du ciel, qu'ont-ils fait d'Olivier ?...

La Bretonne allait répondre.

Cette fois encore le temps lui manqua.

Les regards de Dinorah s'arrêtèrent sur sa robe ensanglantée et sur les larges taches sinistres qui souillaient le plancher de la salle basse.

Ella recula en poussant un cri d'horreur.

— Du sang ! balbutia-elle, c'est du sang !... Ils l'ont tué !... les misérables l'ont tué !... Oh ! mon Olivier, oh ! mon bien-aimé, je ne te survivrai pas !...

— Madame, dit vivement Jocelyne, personne n'a touché à M. Le Vaillant !...

— Cependant, ce sang, c'est le sien ?...

— Oui, madame, mais M. Le Vaillant a voulu se *perir* lui-même avec un couteau qu'il a pris là, sur la table, quand et pour lors il a cru que vous étiez morte.

— Jocelyne, est-il encore vivant ?...

— Ils ont dit que oui, madame, et qu'il en reviendrait.

— Où l'ont-ils transporté ?...

— A Saint-Nazaire, madame, sur un matelas qu'ils ont posé sur notre petite échelle !...

— Vivant ou mort, je veux le revoir ! s'écria Dinorah.

Et sans prendre le temps de jeter une mante sur ses épaules, ou seulement de renouer ses longs cheveux flottants, elle s'élança vers la porte.

— Madame... oh ! madame... fit Jocelyne d'une voix suppliante, ne sortez pas !... où voulez-vous aller ?...

— Près de lui !...

— Madame... souvenez-vous qu'il a commis un crime contre vous !...

— Je lui pardonne et j'oublie... je ne suis pas sans pitié comme l'autre, moi !...

— Restez ici, ma bonne maîtresse... votre place n'est point là-bas !...

— Ma place est à côté de celui que j'aime et qui mourra pour m'avoir aimée... car c'est moi qu'il aime... moi seule, entends-tu, Jocelyne !... Son cœur est tout à moi et sa haine est à l'autre.

Et sans écouter plus longtemps les gémissements et les prières de la jeune servante, Dinorah sortit de la métairie et disparut dans les ténèbres.

Jocelyne se demanda s'il fallait la suivre !...

Mais, dévote et crédule selon la coutume des paysannes bretonnes, la brave fille se répondit que mieux valait sans contredit allumer trois *clartés* devant une petite image de sainte-Anne d'Auray qu'elle avait dans sa chambre.

Evidemment la sainte, ainsi sollicitée, ne pouvait manquer d'accorder à Dinorah sa protection tout entière.

Tandis que Jocelyne se livrait avec une foi sans réserve à cet acte de piété naïve, l'ange blond courait, ou plutôt volait avec une incompréhensible rapidité sur le chemin de Saint-Nazaire.

Quelques minutes lui suffirent pour arriver à l'hôtellerie des *Armes de Bretagne*, dont la porte était restée ouverte quoique depuis longtemps il fût heure indue.

Maitre Lehuédé, mis hors de lui-même par le désastreux événement qu'il venait d'apprendre, se promenait de long en large dans la grande salle, pendant que les soldats de la maréchaussée, attablés au fond de l'immense pièce, vidaient quelques pichets de cidre.

En voyant entrer Dinorah, pâle, échevelée, hâletante, le gros homme faillit tomber de son haut, renversé par la stupeur et par l'émotion.

— Où est-il ? lui demanda la jeune femme.

— Là-haut ! répondit-il machinalement.

Mais aussitôt il ajouta :

— Ne montez pas, mam'zelle Norah... au nom du bon Dieu, ne montez pas !...

L'ange blond chancela.

— Est-ce qu'il est mort ? balbutia-t-elle.

— Non.

— Eh bien, alors, pourquoi me dites-vous de ne pas monter ?

— Parce que... parce que... mam'zelle Norah, l'autre est près de lui.

— Que m'importe ? Il appartient à l'autre, mais, moi, je lui appartiens. Et Dinorah gravit l'escalier en quelques élans.

En face d'elle, la porte de la chambre où reposait Olivier restait entr'ouverte.

Elle l'ouvrit tout à fait et elle franchit le seuil.

Dans cette pièce, pauvrement meublée et éclairée faiblement par une petite lampe, deux personnes se tenaient immobiles auprès du lit sur lequel râlait le blessé.

L'une de ces personnes était l'agent, assis dans un fauteuil de bois et sommeillant à demi.

L'autre... avons-nous besoin de la nommer ! était la gitane.

Toujours revêtue de ses habits d'homme, Carmen, debout au pied de la funèbre couche, attachait un regard impassible sur le visage tantôt livide tantôt pourpre d'Olivier, et souriait avec amertume en écoutant les paroles entrecoupées que le délire arrachait à ses lèvres.

— Annunziata, disait-il, tu n'es point une créature humaine... tu es un démon... Epouse adultère... femme empoisonneuse... tu me fais horreur !... Arrière, misérable... arrière, et sois maudite !...

Puis, soudain, son visage changeait d'expression.

Le mépris et la colère cessaient de se peindre sur ses traits, et il murmurait :

— Dinorah... vierge du ciel... Dinorah, douce et belle enfant ! Dinorah, mon ange adoré ! je t'aime, et je n'aime que toi !...

Carmen entendit la porte s'ouvrir, et se retourna brusquement.

Elle reconnut sa rivale.

Ses sourcils se froncèrent et ses traits admirables perdirent pour un instant leur beauté.

Cependant elle se contint, et elle demanda avec une affection de douceur et de pitié.

— Dinorah, malheureuse enfant ! que venez-vous faire ici ?

— Je viens pleurer et prier auprès de votre victime, madame !

— Je comprends votre désespoir, et j'excuse la violence de vos paroles, pauvre fille, mais je suis innocente du malheur qui vous frappe.

— Innocente envers moi, peut-être, mais coupable et cruelle envers celui qui souffre et qui meurt sous vos yeux, et dont vous contemplez froidement l'agonie !

— Que vous importe ? Cet homme est un imposteur qui vous a lâchement trompée !

— Vous voyez bien que non, madame, vous voyez bien qu'il ne me trompait pas, puisqu'il m'a toujours dit qu'il m'aimait et que dans son délire il le répète encore... Ecoutez-le, madame, écoutez-le ! L'entendez-vous ?

Olivier balbutiait en ce moment :

— Dinorah... Dinorah... je t'aime !...

— Eh bien ! reprit Carmen, vous avez son amour, soit ! mais, moi, j'ai sa main... j'ai son nom... je suis sa femme ! et c'est en vertu de ces droits sacrés que je vous dis : Retirez-vous, votre place n'est point ici !

— Et moi, je veux rester... je me défie de vous, madame ! Vous haïssez Olivier et vous avez besoin de sa mort... seule avec lui, vous le tueriez !...

— La douleur vous égare, malheureuse fille ! vous êtes folle !

— Non, madame, et la preuve que j'ai toute ma raison, c'est que je vois clair dans votre âme !

— Je vous ordonne de sortir !

— Je n'obéis pas !... je refuse d'abandonner Olivier... je veux qu'il vive !

— Vivant ou mort, il n'appartient qu'à moi.

— Il m'appartient, comme à vous, madame, jusqu'à l'heure où les juges auront prononcé !

— Possession éphémère, et qui finira bientôt par le honteux supplice de celui que vous aimez !...

— C'est à moi seule alors qu'il appartiendra, madame, car je mourrai en même temps que lui, et Dieu nous unira dans le ciel.

— Mademoiselle de Kerven, cria la gitane, qui sentait sa colère monter en présence de la sublime obstination de Dinorah, j'avais pitié de votre jeunesse et de votre malheur, et je vous le prouvais... mais, puisque vous osez me braver en face... Je vous chasse !...

— Faites-moi donc saisir, alors, faites-moi trainer hors de cette chambre par les soldats qui vous accompagnent, car c'est la violence seule qui m'arrachera d'auprès de ce lit !...

Dinorah détourna la tête après avoir répondu par un regard de mépris au regard haineux et menaçant de Carmen.

Elle se laissa tomber à genoux à côté de la couche ensanglantée, et, saisissant la main d'Olivier, elle colla ses lèvres sur cette main brûlante.

La fureur débordait dans l'âme et dans les yeux de l'ex-baladine.

— Monsieur, dit-elle à l'agent, qui n'avait point quitté son fauteuil, vous avez vu ce qui vient de se passer... Chassez cette fille !

L'agent se leva ; il salua Carmen avec son obséquiosité habituelle, et il répondit :

— Non, madame !...

— Vous refusez de m'obéir ?

— Oui, madame, avec le plus profond regret !...

— Et, pourquoi cela, monsieur ? pourquoi ? oui pourquoi ?

XAVIER DE MONTÉPIN.

(A suivre)

Ella en a Guéri d'Autres,

Elle vous guérira, est une vraie assertion de l'action de la Salsepareille d'AYER, quand elle est prise pour les maladies provenant d'un sang impur; mais, en même temps que cette assertion est vraie de la Salsepareille d'AYER, comme des milliers de personnes peuvent l'attester, cela ne peut être véritablement appliqué à d'autres préparations, que des marchands sans principes recommanderont et essayeront de vous en imposer, en vous disant: "juste aussi bonne que celle d'Ayer." Prenez la Salsepareille d'Ayer et seulement la Salsepareille d'Ayer, si vous avez besoin d'un dépuratif du sang et que vous voulez être soulagé d'une manière permanente. Pendant près de cinquante ans cette médecine a joui d'une grande réputation et à son actif enregistré un nombre de guérisons, lesquelles n'ont jamais été égalées par d'autres préparations. La Salsepareille d'AYER extirpe les traces des scrofules héréditaires et autres maladies du sang du système et elle a, à bon droit, la confiance du public.

La Salsepareille d'Ayer.

"Je ne puis m'empêcher d'exprimer ma joie pour le soulagement que j'ai obtenu par l'usage de la Salsepareille d'AYER. J'étais affligé de maux de reins pendant environ six mois, souffrant considérablement de peines à la chute des reins. En outre, mon corps était couvert d'une éruption de boutons. Les remèdes prescrits ne me firent aucun bien. Je commençai alors à prendre de la Salsepareille d'AYER, et en peu de temps les peines cessèrent, et les boutons disparurent. Je conseille à chaque jeune homme ou jeune femme, en cas de maladie résultant d'un sang impur, n'importe depuis combien de temps le cas subsiste, de prendre de la Salsepareille d'AYER." — H. L. Jarmann, 33 William St., New York City.

Elle Vous Guérira.

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.

MAISONS RECOMMANDÉES

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro
10 - RUE SAINT-JACQUES - 180
Edifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Élevateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,
ARCHITECTE
Successor de feu Victor Bourgeau
12, Place d'Armes, Montréal

J. EMILE VANIER
J. (Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

UNE AFFAIRE CERTAINE

Nous ne craignons pas d'avancer que nous avons l'assortiment le plus complet de meubles, de la ville, comprenant ce qu'il y a de plus artistique dans cette ligne, et venant des premières manufactures de l'Ouest aussi les meubles les meilleur marché des manufactures locales telles que St-Jérôme, etc., etc.

FRED LAPOINTE,
1551, rue Ste-Catherine

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an, 18 fr.; six mois, 10 fr.; Union postale, un an, 20 fr.; six mois, 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 480, rue des Seigneurs, Montréal. Les amateurs sont invités

CONCOURS DE SOLUTIONS

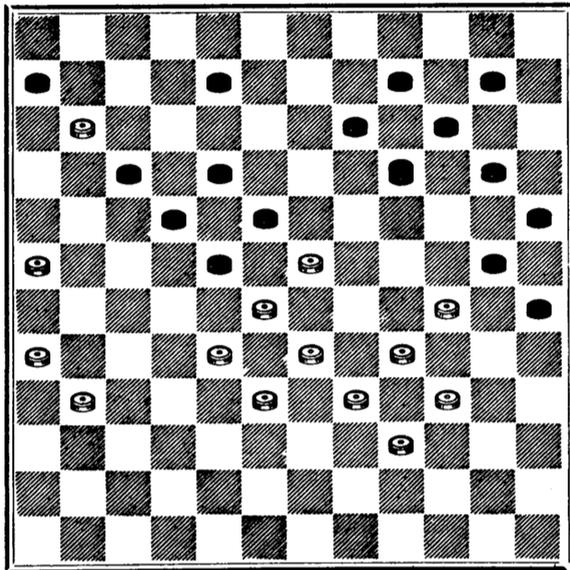
Noms	Dernière mention.	No 24	No 25	No 26	Total
Nap. Contant.....	84	2	2	2	90
E. Jacques.....	66	2	2	2	72
A. Ladouceur.....	90	2	2	2	96
A. Morin.....	84	2	2	2	90
J. L. Guy.....	86	2	2	2	92
J. A. Bleau.....	88	2	2	2	94
E. Emond.....	88	2	2	2	94

No 60. — PROBLEME DE DAMES

CONCOURS DE PROBLEMES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

No 29. — DEVISE: "Le succès couronne les recherches du sage."

Noirs—16 pièces



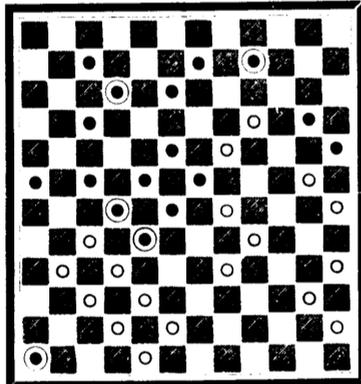
Blancs—14 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Concours de problèmes de Dames

No 30. — DEVISE: "Amour."

No 61 Noirs.—17 pièces



Blancs.—18 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution des problèmes de Dames

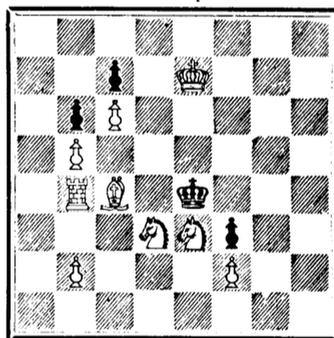
No 24		No 25		No 26	
Blancs	Noirs	Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
50	44	37	50	70	37
62	57	50	63	37	48
53	47	40	66	31	42
56	50	42	64	57	51
46	40	36	72	49	44
40	3	33	46	31	6
3	7	17	67		
43	6				

No 50. — PROBLEME D'ECHECS

A mon ami, M. J. Pelletier,

Composé par M. E. St-Maurice, Montréal

Noirs.—4 pièces



Blancs.—9 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

Solution du problème No 49

Blancs	Noirs
1 F 6 T	1 P 5 R
2 T 1 R	2 P 6 E
3 F 1 F	3 P 3 T
4 T 2 R	4 R 5 F
5 T 4 R, échec d'éc. et mat.	

A LA CLASSE OUVRIERE

Afin de faciliter la classe ouvrière et tous ceux qui ne peuvent visiter nos magasins pendant le jour nous tiendrons notre magasin ouvert tous les soirs jusqu'à 10 hrs.

FRED LAPOINTE,
1551, rue Ste-Catherine

DESMARAIS & BELAIR IMPRIMEURS DE MUSIQUE

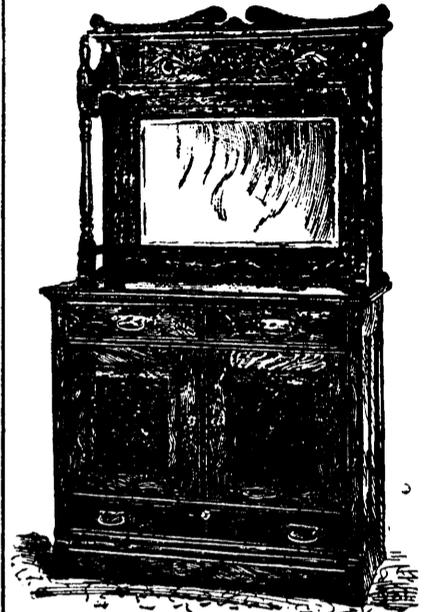
40, PLACE JACQUES-CARTIER

M. C. A. Desmarais a été employé chez MM. E. Sénécal & Fils durant plusieurs années comme compositeur de musique et M. J. E. Belair a obtenu le 1er prix au concours typographique de 1888.

RENAUD KING & PATERSON

-- 652, RUE CRAIG --

Meubles! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE

seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en ayelet noir qu'il y ait à Montréal. Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

PACIFIQUE CANADIEN

EXCURSIONS D'ETE

DANS

L'Ouest Canadien

Des billets d'excursion, pour aller et retour, seront émis de toutes les stations du Canada Atlantic, du Grand Tronc et du Pacifique Canadien, de Mégantic à Onaping inclusivement, et aussi de tous les points sur l'embranchement du Sault Saint-Marie, dans Ontario et Québec, comme suit:

A	
Del'oraine.....	\$28
Nesbitt.....	28
Oxbow.....	28
Binscarth.....	28
Moosomin.....	28
Regina.....	30
Moose Jaw.....	\$30
Yorkton.....	30
Prince Albert.....	35
Calgary.....	35
Edmonton.....	40

Billets émis le

16 Août, bons pour retour au	16 Oct. 1892
23 " " " "	23 " "
6 Sept " " " "	6 Nov 1892

Pour billets et autres informations s'adresser à l'un des agents de la Cie. ou au

BUREAU des BILLETS à Montréal

266, RUE SAINT-JACQUES.

Coin de la rue McGill, et aux Gares C.P.R.

ATTRACTION EXTRAORDINAIRE

Nous avons 25 milles pieds carrés de plancher, tout couvert de meubles de tout genre, et représentant une valeur de \$75,000, ce qui en fait le plus beau et le plus spacieux magasin de la Puissance.

FRED LAPOINTE,
1551, rue Ste-Catherine

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie
NOS TOILES**

Toiles blanchies pour nappe à 35c la verge
Toiles blanchies pour nappe à 40c la verge
Toiles blanchies pour nappe à 50c la verge
Toiles blanchies pour nappe à 60c la verge
Toiles blanchies pour nappe à 65c la verge
Toiles blanchies pour nappe à 75c la verge
Toiles blanchies pour nappe à 80c la verge

Pour vos toiles à nappes venez directement chez

JOHN MURPHY & CIE.

TOILES A DEPECER

Serviettes de table, depuis 30c la douzaine
Serviettes à jour, 24 et 27 pouces.
Nappes à jour dans toutes les grandeurs d'un 4 x 4.

Toiles à jour unies pour ouvrages de fantaisie : dans toutes les grandeurs.
Pour les toiles à jour, venez nous voir

JOHN MURPHY & CIE

ESSUIEMAINS

Essuiemains depuis 30c la douzaine jusqu'à \$15 00 la douzaine.

Toiles à rouleaux de tout genre et de tout prix. Pour les toiles venez nous voir.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 7193

Federal Tel. 58

LADIES

AUX DAMES.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes ; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génériques et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la maille \$1.00. Détails complets (scellés), 8 cts. THE LANE MEDICINE CO., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Bleury.

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces. Pour PORT HURON, DETROIT, CHICAGO et autres villes dans les États de l'Ouest, elle offre des avantages uniques ; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

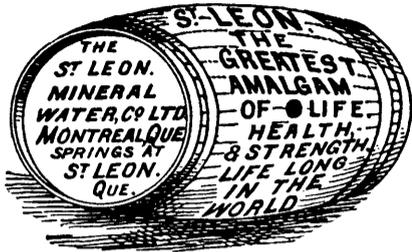
sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

33 (L.A. 30. 27, rue St-André.—Seul embouteilleur.



Téléphone 1432.

Cette eau célèbre est en vente, à seulement 25c le gallon, par les principaux pharmaciens, et épiciers, en gros et en détail par la CIE D'EAU ST-LEON, 54, Carré Victoria, Montréal. Branches : 130, St-Laurent et 1443 Notre-Dame.

15018

UN BON TEMOIGNAGE

— LE —

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Se fait rapidement. Il est très effectif dans les cas d'épuisement. S'adapte facilement au système digestif des VIEUX ET DES TRES JEUNES

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Merceries et Chapeaux pour Hommes et Garçons, Grand Assortiment

UN SEUL PRIX

T. BRICAULT

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

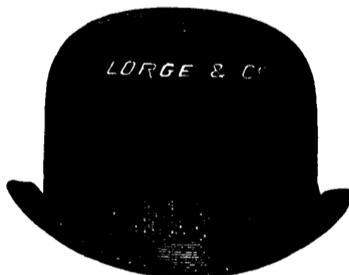
Capital..... \$1,200,000
Actif au-delà de..... 1,550,000
Revenu pour l'année 1891..... 1,800,000

J. M. ROUPE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

Pour avoir un Chapeau à la dernière Mode, allez



— CHEZ —

LORGE & CIE

Chapeau de soie,

Pull over,

Feutre

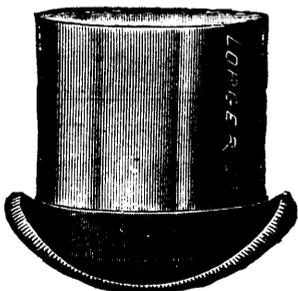


Palmier,

Manila,

Etc., etc.

Qui sont vendus à des prix excessivement bas



— AU NO —



21, RUE ST-LAURENT, MONTREAL

**HAZELTON
PIANOS.**

LE CHOIX DES ARTISTES

Pas d'agents, veuillez vous adresser directement au magasin



CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation d'huileuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien,
122 rue St Laurent.

Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite par les



**Poudres
Orientales**

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste - Catherine

MONTREAL Tél. Bell 6513

BAUME NASAL

NE FAILLIT

JAMAIS GUERIT

RHUME DE CERVEAU ET

CATARRHE

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases.
SOULAGE, NETTOIE, GUERIT.
Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.
Plusieurs soldantes maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que : Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez le Catarrhe ; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payé sur réception du prix (50 cts. ou \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

CATARRHE

THIS PAPER may be found on file at Geo. B. ...